



# Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

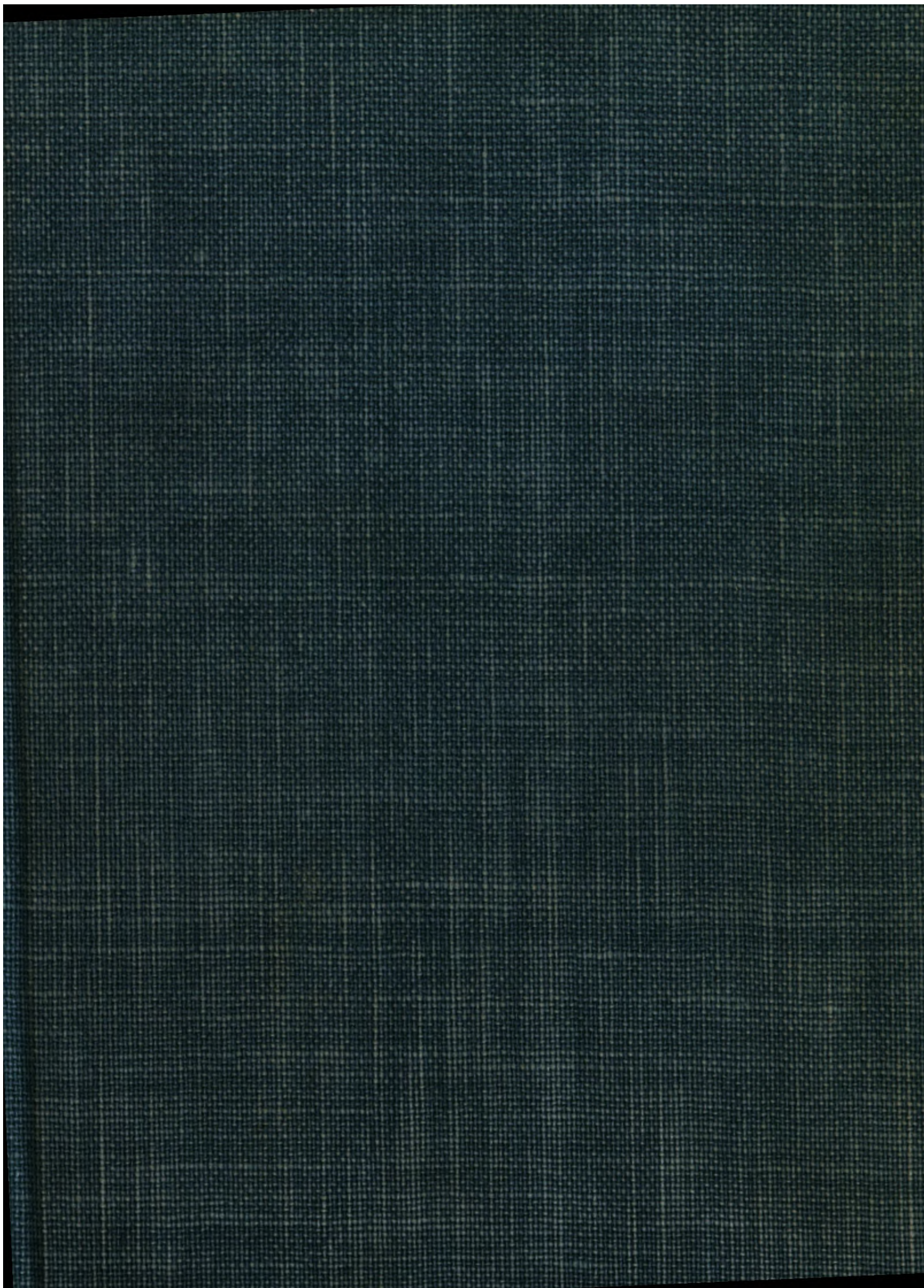
For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.







~~NS 29 a 32~~

ST. GILES', OXFORD. OXI 3NA

28.6.04



REP. G. 15351

~~LW 429 A. 1~~

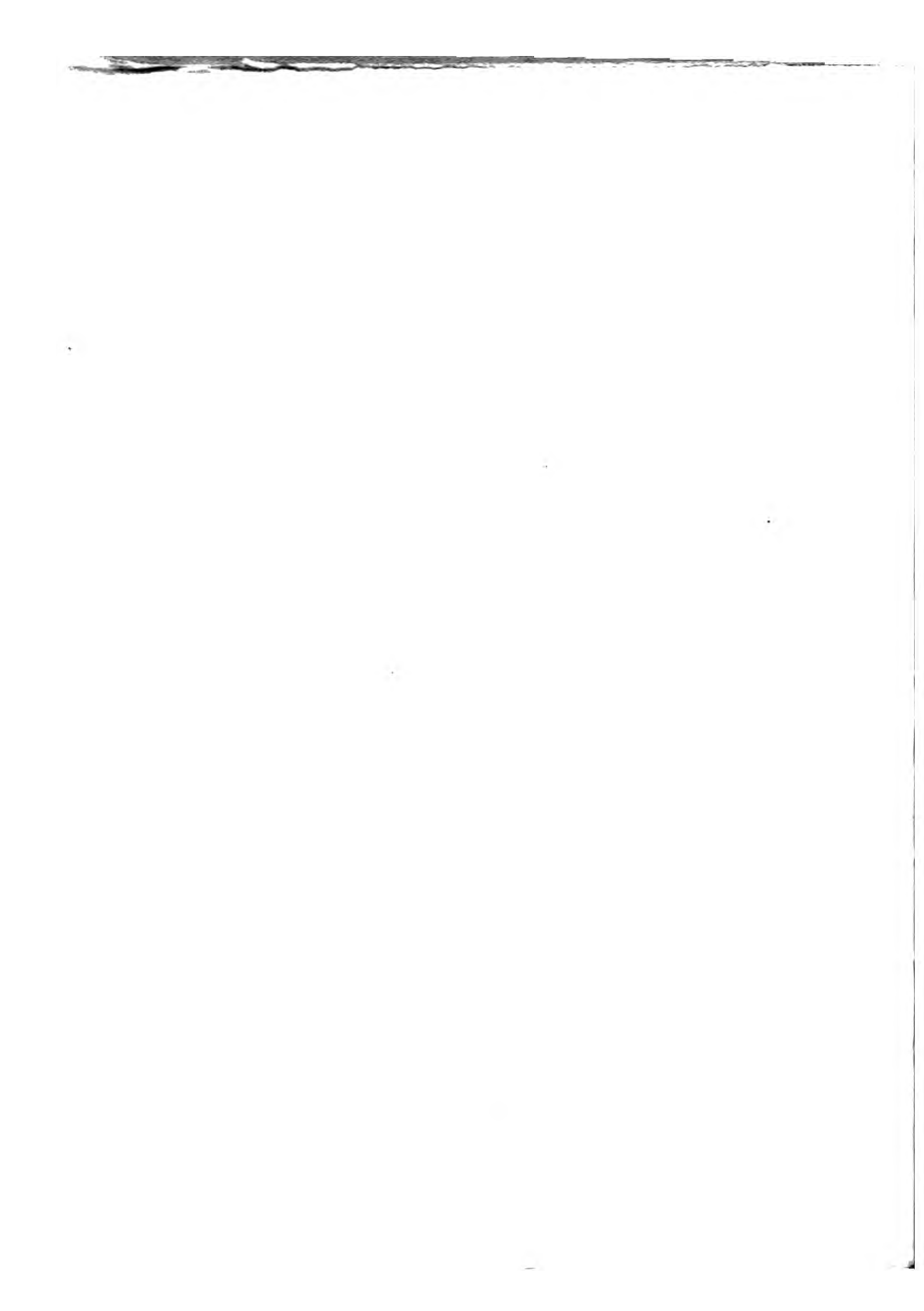








POÈMES FRANÇAIS





RAINER MARIA RILKE

POÈMES  
FRANÇAIS

VERGERS, LES ROSES  
LES FENÊTRES  
CARNET DE POCHE  
POÈMES ÉPARS

MCMXXXV

PAUL HARTMANN, ÉDITEUR

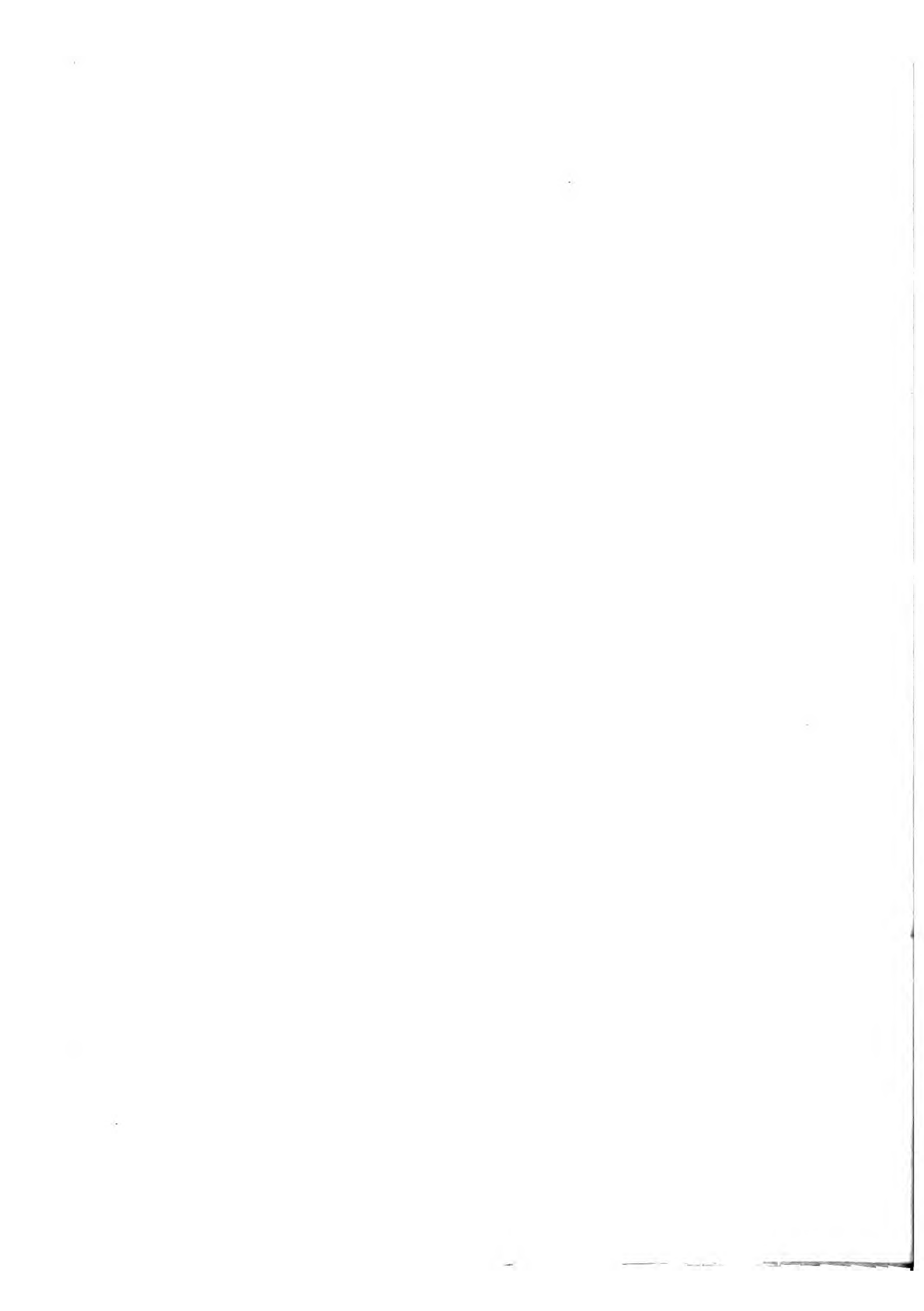
11, RUE CUJAS - PARIS V<sup>e</sup>



Copyright 1935, by Paul Hartmann.

VERGERS





I CE soir mon cœur fait chanter  
des anges qui se souviennent...  
Une voix, presque mienne,  
par trop de silence tentée,

monte et se décide  
à ne plus revenir;  
tendre et intrépide,  
à quoi va-t-elle s'unir?

II LAMPE du soir, ma calme confidente,  
mon cœur n'est point par toi dévoilé;  
(on s'y perdrait peut-être) mais sa pente  
du côté sud est doucement éclairée.

C'est encore toi, ô lampe d'étudiant,  
qui veux que le liseur de temps en temps  
s'arrête, étonné, et se dérange  
sur son bouquin, te regardant.

(Et ta simplicité supprime un Ange.)

III    RESTE tranquille, si soudain  
l'Ange à ta table se décide;  
efface doucement les quelques rides  
que fait la nappe sous ton pain.

Tu offriras ta rude nourriture,  
pour qu'il en goûte à son tour,  
et qu'il soulève à la lèvre pure  
un simple verre de tous les jours.

IV    COMBIEN a-t-on fait aux fleurs  
d'étranges confidences,  
pour que cette fine balance  
nous dise le poids de l'ardeur.

Les astres sont tous confus  
qu'à nos chagrins on les mêle.  
Et du plus fort au plus frêle  
nul ne supporte plus

notre humeur variable,  
nos révoltes, nos cris...  
sauf l'infatigable table  
et le lit (table évanouie).



V Tout se passe à peu près comme  
si l'on reprochait à la pomme  
d'être bonne à manger.  
Mais il reste d'autres dangers.

Celui de la laisser sur l'arbre,  
celui de la sculpter en marbre,  
et le dernier, le pire :  
de lui en vouloir d'être en cire.

VI NUL ne sait, combien ce qu'il refuse,  
l'Invisible, nous domine, quand  
notre vie à l'invisible ruse  
cède, invisiblement.

Lentement, au gré des attirances  
notre centre se déplace pour  
que le cœur s'y rende à son tour :  
lui, enfin Grand Maître des absences.

VII. PAUME

*A M<sup>me</sup> et Mr Albert Vulliez*

PAUME, doux lit froissé  
où des étoiles dormantes  
avaient laissé des plis  
en se levant vers le ciel.

Est-ce que ce lit était tel  
qu'elles se trouvent reposées,  
claires et incandescentes,  
parmi les astres amis  
en leur élan éternel ?

ô les deux lits de mes mains,  
abandonnés et froids,  
légers d'un absent poids  
de ces astres d'airain.

VIII NOTRE avant-dernier mot  
serait un mot de misère,  
mais devant la conscience-mère  
le tout dernier sera beau.

Car il faudra qu'on résume  
tous les efforts d'un désir  
qu'aucun goût d'amertume  
ne saurait contenir.

IX SI l'on chante un dieu,  
ce dieu vous rend son silence.  
Nul de nous ne s'avance  
que vers un dieu silencieux.

Cet imperceptible échange  
qui nous fait frémir,  
devient l'héritage d'un ange  
sans nous appartenir.



VERGERS

X C'EST le Centaure qui a raison,  
qui traverse par bonds les saisons  
d'un monde à peine commencé,  
qu'il a de sa force comblé.

Ce n'est que l'Hermaphrodite  
qui est complet dans son gîte.  
Nous cherchons en tous les lieux  
la moitié perdue de ces Demi-Dieux.

CORNE D'ABONDANCE

XI O BELLE corne, d'où  
penchée vers notre attente?  
Qui n'êtes qu'une pente  
en calice, déversez-vous!

Des fleurs, des fleurs, des fleurs,  
qui, en tombant font un lit  
aux bondissantes rondeurs  
de tant de fruits accomplis!

Et tout cela sans fin  
nous attaque et s'élançe,  
pour punir l'insuffisance  
de notre cœur déjà plein.

O corne trop vaste, quel  
miracle par vous se donne!  
O cor de chasse, qui sonne  
des choses, au souffle du ciel!

XII COMME un verre de Venise  
sait en naissant ce gris  
et la clarté indécise  
dont il sera épris,

ainsi tes tendres mains  
avaient rêvé d'avance  
d'être la lente balance  
de nos moments trop pleins.

FRAGMENT D'IVOIRE

XIII Doux pâtre qui survit  
tendrement à son rôle  
avec sur son épaule  
un débris de brebis.  
Doux pâtre qui survit  
en ivoire jaunâtre  
à son jeu de pâtre.  
Ton troupeau aboli  
autant que toi dure  
dans la lente mélancolie  
de ton assistante figure  
qui résume dans l'infini  
la trêve d'actives pâtures.

## XIV. LA PASSANTE D'ÉTÉ

VOIS-TU venir sur le chemin la lente, l'heureuse,  
celle que l'on envie, la promeneuse?  
Au tournant de la route il faudrait qu'elle soit  
saluée par de beaux messieurs d'autrefois.

Sous son ombrelle, avec une grâce passive,  
elle exploite la tendre alternative :  
s'effaçant un instant à la trop brusque lumière,  
elle ramène l'ombre dont elle s'éclaire.

XV SUR le soupir de l'amie  
toute la nuit se soulève,  
une caresse brève  
parcourt le ciel ébloui.

C'est comme si dans l'univers  
une force élémentaire  
redevenait la mère  
de tout amour qui se perd.

XVI PETIT Ange en porcelaine,  
s'il arrive que l'on te toise,  
nous t'avions quand l'année fut pleine,  
coiffé d'une framboise.

Ça nous semblait tellement futile  
de te mettre ce bonnet rouge,  
mais depuis lors tout bouge  
sauf ton tendre tortil.

Il est desséché, mais il tient,  
on dirait parfois qu'il embaume;  
couronné d'un fantôme,  
ton petit front se souvient.

XVII QUI vient finir le temple de l'amour ?  
Chacun en emporte une colonne;  
et à la fin tout le monde s'étonne  
que le dieu à son tour  
de sa flèche brise l'enceinte.  
(Tel nous le connaissons.)  
Et sur ce mur d'abandon  
pousse la plainte.



XVIII EAU qui se presse, qui court, — eau oublieuse  
 que la distraite terre boit,  
 hésite un petit instant dans ma main creuse,  
 souviens-toi!

Clair et rapide amour, indifférence,  
 presque absence qui court,  
 entre ton trop d'arrivée et ton trop de partance  
 tremble un peu de séjour.

### XIX. ÉROS

I O TOI, centre du jeu  
 où l'on perd quand on gagne;  
 célèbre comme Charlemagne,  
 roi, empereur et Dieu,

tu es aussi le mendiant  
 en pitoyable posture,  
 et c'est ta multiple figure  
 qui te rend puissant.

Tout ceci serait pour le mieux;  
mais tu es, en nous (c'est pire)  
comme le noir milieu  
d'un châle brodé de cachemire.

- 2 O FAISONS tout pour cacher son visage  
d'un mouvement hagard et hasardeux,  
il faut le reculer au fond des âges  
pour adoucir son indomptable feu.

Il vient si près de nous qu'il nous sépare  
de l'être bien-aimé dont il se sert;  
il veut qu'on touche; c'est un dieu barbare  
que des panthères frôlent au désert.

Entrant en nous avec son grand cortège,  
il y veut tout illuminé, —  
lui, qui après se sauve comme d'un piège  
sans qu'aux appâts il ait touché.

- 3 LÀ, sous la treille, parmi le feuillage  
il nous arrive de le deviner :  
son front rustique d'enfant sauvage,  
et son antique bouche mutilée...

La grappe devant lui devient pesante  
 et semble fatiguée de sa lourdeur,  
 un court moment on frôle l'épouvante  
 de cet heureux été trompeur.

Et son sourire cru, comme il l'infuse  
 à tous les fruits de son fier décor,  
 partout autour il reconnaît sa ruse  
 qui doucement le berce et l'endort.

- 4 CE n'est pas la justice qui tient la balance précise,  
 c'est toi, ô Dieu à l'envie indivise,  
 qui pèses nos torts,  
 et qui de deux cœurs qu'il meurtrit et triture  
 fait un immense cœur plus grand que nature,  
 qui voudrait encor

grandir... Toi, qui indifférent et superbe,  
 humilies la bouche et exaltes le verbe  
 vers un ciel ignorant...

Toi qui mutiles les êtres en les ajoutant  
 à l'ultime absence dont ils sont des fragments.

VERGERS

XX QUE le dieu se contente de nous,  
de notre instant insigne,  
avant qu'une vague maligne  
nous renverse et pousse à bout.

Un moment nous étions d'accord :  
lui, qui survit et persiste,  
et nous dont le cœur triste  
s'étonne de son effort.

XXI DANS la multiple rencontre  
faisons à tout sa part,  
afin que l'ordre se montre  
parmi les propos du hasard.

Tout autour veut qu'on l'écoute, –  
écoutons jusqu'au bout;  
car le verger et la route  
c'est toujours nous!

XXII LES Anges, sont-ils devenus discrets!  
 Le mien à peine m'interroge.  
 Que je lui rende au moins le reflet  
 d'un émail de Limoges.

Et que mes rouges, mes verts, mes bleus  
 son œil rond réjouissent.  
 S'il les trouve terrestres, tant mieux  
 pour un ciel en prémisses.

XXIII COMBIEN le pape au fond de son faste,  
 sans être moins vénérable,  
 par la sainte loi du contraste  
 doit attirer le diable.

Peut-être qu'on compte trop peu  
 avec ce mouvant équilibre;  
 il y a des courants dans le Tibre,  
 tout jeu veut son contre-jeu.

Je me rappelle Rodin  
 qui me dit un jour d'un air mâle  
 (nous prenions, à Chartres, le train)  
 que, trop pure, la cathédrale  
 provoque un vent de dédain.

XXVI C'EST qu'il nous faut consentir  
à toutes les forces extrêmes;  
l'audace est notre problème  
malgré le grand repentir.

Et puis, il arrive souvent  
que ce qu'on affronte, change:  
le calme devient ouragan,  
l'abîme le moule d'un ange.

Ne craignons pas le détour.  
Il faut que les Orgues grondent,  
pour que la musique abonde  
de toutes les notes de l'amour.

XXV ON a si bien oublié  
les dieux opposés et leurs rites,  
qu'on envie aux âmes confites  
leur naïf procédé.

Il ne s'agit pas de plaire,  
ni de se convertir,  
pourvu que l'on sache obéir  
aux ordres complémentaires.

## XXVI. LA FONTAINE

JE ne veux qu'une seule leçon, c'est la tienne,  
fontaine, qui en toi-même retombes, —  
celles des eaux risquées auxquelles incombe  
ce céleste retour vers la vie terrienne.

Autant que ton multiple murmure  
rien ne saurait me servir d'exemple;  
toi, ô colonne légère du temple  
qui se détruit par sa propre nature.

Dans ta chute, combien se module  
chaque jet d'eau qui termine sa danse...  
Je me sens l'élève, l'émule  
de ton innombrable nuance!

Mais ce qui plus que ton chant vers toi me décide  
c'est cet instant d'un silence en délire  
lorsqu'à la nuit, à travers ton élan liquide  
passe ton propre retour qu'un souffle retire.

QU'IL est doux parfois d'être de ton avis,  
frère aîné, ô mon corps,  
qu'il est doux d'être fort  
de ta force,  
de te sentir feuille, tige, écorce  
et tout ce que tu peux devenir encor,  
moi, si près de l'esprit.

Foi, si franc, si uni  
dans ta joie manifeste  
l'être cet arbre de gestes  
qui, un instant, ralentit  
ses allures célestes  
pour y placer sa vie.

## LA DÉESSE

AU midi vide qui dort  
combien de fois elle passe,  
sans laisser à la terrasse  
le moindre soupçon d'un corps.



Mais si la nature la sent,  
 l'habitude de l'invisible  
 rend une clarté terrible  
 à son doux contour apparent.

## XXIX. VERGER

I PEUT-ÊTRE que si j'ai osé t'écrire,  
 langue prêtée, c'était pour employer  
 ce nom rustique dont l'unique empire  
 me tourmentait depuis toujours : Verger.

Pauvre poète qui doit élire  
 pour dire tout ce que ce nom comprend,  
 un à peu près trop vague qui chavire,  
 ou pire : la clôture qui défend.

Verger : ô privilège d'une lyre  
 de pouvoir te nommer simplement;  
 nom sans pareil qui les abeilles attire,  
 nom qui respire et attend...

## VERGERS

Nom clair qui cache le printemps antique,  
tout aussi plein que transparent,  
et qui dans ses syllabes symétriques  
redouble tout et devient abondant.

- 2 VERS quel soleil gravitent  
tant de désirs pesants?  
De cette ardeur que vous dites,  
où est le firmament?

Pour l'un à l'autre nous plaire,  
faut-il tant appuyer?  
Soyons légers et légères  
à la terre remuée  
par tant de forces contraires.

Regardez bien le verger :  
c'est inévitable qu'il pèse;  
pourtant de ce même malaise  
il fait le bonheur de l'été.

- 3 JAMAIS la terre n'est plus réelle  
que dans tes branches, ô verger blond,  
ni plus flottante que dans la dentelle  
que font tes ombres sur le gazon.

Là se rencontre ce qui nous reste,  
ce qui pèse et ce qui nourrit  
avec le passage manifeste  
de la tendresse infinie.

Mais à ton centre, la calme fontaine,  
presque dormant en son ancien rond,  
de ce contraste parle à peine,  
tant en elle il se confond.

- 4 DE leur grâce, que font-ils  
tous ces dieux, hors d'usage,  
qu'un passé rustique engage  
à être sages et puérils?

Comme voilés par le bruit  
des insectes qui butinent,  
ils arrondissent les fruits;  
(occupation divine).

Car aucun jamais ne s'efface,  
tant soit-il abandonné;  
ceux qui parfois nous menacent  
sont des dieux inoccupés.

VERGERS

5 AI-JE des souvenirs, ai-je des espérances,  
en te regardant, mon verger?  
Tu te repais autour de moi, ô troupeau d'abondance  
et tu fais penser ton berger.

Laisse-moi contempler au travers de tes branches  
la nuit qui va commencer.  
Tu as travaillé; pour moi c'était un dimanche,  
mon repos, m'a-t-il avancé?

D'être berger, qu'y a-t-il de plus juste en somme?  
Se peut-il qu'un peu de ma paix  
aujourd'hui soit entrée doucement dans tes pommes?  
Car tu sais bien, je m'en vais...

6 N'ÉTAIT-IL PAS, ce verger, tout entier,  
ta robe claire, autour de tes épaules?  
Et n'as-tu pas senti combien console  
son doux gazon qui pliait sous ton pied?

Que de fois, au lieu de promenade,  
il s'imposait en devenant tout grand;  
et c'était lui et l'heure qui s'évade  
qui passaient par ton être hésitant.

Un livre parfois t'accompagnait...  
Mais ton regard hanté de concurrences,  
au miroir de l'ombre poursuivait  
un jeu changeant de lentes ressemblances.

- 7 HEUREUX verger, tout tendu à parfaire  
de tous ses fruits les innombrables plans,  
et qui sait bien son instinct séculaire  
plier à la jeunesse d'un instant.

Quel beau travail, quel ordre que le tien!  
Qui tant insiste dans les branches torses,  
mais qui enfin, enchanté de leur force,  
déborde dans un calme aérien.

Tes dangers et les miens, ne sont-ils point  
tout fraternels, ô verger, ô mon frère?  
Un même vent, nous venant de loin  
nous force d'être tendres et austères.

XXX TOUTES les joies des aïeux  
ont passé en nous et s'amassent,  
leur cœur, ivre de chasse,  
leur repos silencieux

devant un feu presque éteint...  
Si dans les instants arides  
de nous notre vie se vide,  
d'eux nous restons tout pleins.

Et combien de femmes ont dû  
en nous se sauver, intactes,  
comme dans l'entr'acte  
d'une pièce qui n'a pas plu, —

parées d'un malheur qu'aujourd'hui  
personne ne veut ni ne porte,  
elles paraissent fortes  
appuyées sur le sang d'autrui.

Et des enfants, des enfants!  
Tous ceux que le sort refuse,  
en nous exercent la ruse  
d'exister pourtant.

## PORTRAIT INTÉRIEUR

XXXI CE ne sont pas des souvenirs  
qui, en moi, t'entretiennent;  
tu n'es pas non plus mienne  
par la force d'un beau désir.

Ce qui te rend présente,  
c'est le détour ardent  
qu'une tendresse lente  
décrit dans mon propre sang.

Je suis sans besoin  
de te voir apparaître;  
il m'a suffi de naître  
pour te perdre un peu moins.

XXXII COMMENT encore reconnaître  
ce que fut la douce vie?  
En contemplant peut-être  
dans ma paume l'imagerie

de ces lignes et de ces rides  
que l'on entretient  
en fermant sur le vide  
cette main de rien.

XXXIII LE sublime est un départ.  
Quelque chose de nous qui au lieu  
de nous suivre, prend son écart  
et s'habitue aux cieux.

La rencontre extrême de l'art  
n'est-ce point l'adieu le plus doux?  
Et la musique : ce dernier regard  
que nous jetons nous-mêmes vers nous!

XXXIV COMBIEN de ports pourtant, et dans ces ports  
combien de portes, t'accueillant peut-être,  
combien de fenêtres  
d'où l'on voit ta vie et ton effort.

Combien de grains ailés de l'avenir  
qui, transportés au gré de la tempête,  
un tendre jour de fête  
verront leur floraison t'appartenir.



Combien de vies qui toujours se répondent;  
et par l'essor que prend ta propre vie  
en étant de ce monde,  
quel gros néant à jamais compromis.

## XXXV

N'EST-CE PAS triste que nos yeux se ferment?  
On voudrait avoir les yeux toujours ouverts,  
pour avoir vu, avant le terme,  
tout ce que l'on perd.

N'est-il pas terrible que nos dents brillent?  
Il nous aurait fallu un charme plus discret  
pour vivre en famille  
en ce temps de paix.

Mais n'est-ce pas le pire que nos mains se cramponnent  
dures et gourmandes?  
Faut-il que des mains soient simples et bonnes  
pour lever l'offrande!



XXXVI PUISQUE tout passe, faisons  
la mélodie passagère;  
celle qui nous désaltère,  
aura de nous raison.

Chantons ce qui nous quitte  
avec amour et art;  
soyons plus vite  
que le rapide départ.

XXXVII SOUVENT au-devant de nous  
l'âme — oiseau s'élance;  
c'est un ciel plus doux  
qui déjà la balance,

pendant que nous marchons  
sous des nuées épaisses.  
Tout en peinant, profitons  
de son ardente adresse.

## XXXVIII

VUES des anges, les cimes des arbres peut-être  
 sont des racines, buvant les cieux;  
 et dans le sol, les profondes racines d'un hêtre  
 leur semblent des faîtes silencieux.

Pour eux, la terre, n'est-elle point transparente  
 en face d'un ciel, plein comme un corps?  
 Cette terre ardente, où se lamente  
 auprès des sources l'oubli des morts.

XXXIX O MES AMIS, vous tous, je ne renie  
 aucun de vous; ni même ce passant  
 qui n'était de l'inconcevable vie  
 qu'un doux regard ouvert et hésitant.

Combien de fois un être, malgré lui,  
 arrête de son œil ou de son geste  
 l'imperceptible fuite d'autrui,  
 en lui rendant un instant manifeste.

Les inconnus! Ils ont leur large part  
 à notre sort que chaque jour complète.  
 Précise bien, ô inconnue discrète,  
 mon cœur distrait, en levant ton regard.

XL UN cygne avance sur l'eau  
tout entouré de lui-même,  
comme un glissant tableau;  
ainsi à certains instants  
un être que l'on aime  
est tout un espace mouvant.

Il se rapproche, doublé,  
comme ce cygne qui nage,  
sur notre âme troublée...  
qui à cet être ajoute  
la tremblante image  
de bonheur et de doute.

XLI O NOSTALGIE des lieux qui n'étaient point  
assez aimés à l'heure passagère,  
que je voudrais leur rendre de loin  
le geste oublié, l'action supplémentaire!

Revenir sur mes pas, refaire doucement  
— et cette fois, seul — tel voyage,  
rester à la fontaine davantage,  
toucher cet arbre, caresser ce banc...

Monter à la chapelle solitaire  
que tout le monde dit sans intérêt;  
pousser la grille de ce cimetière,  
se taire avec lui qui tant se tait.

Car n'est-ce pas le temps où il importe  
de prendre un contact subtil et pieux? -  
Tel était fort, c'est que la terre est forte;  
et tel se plaint : c'est qu'on la connaît peu.

XLII CE soir quelque chose dans l'air a passé  
qui fait pencher la tête;  
on voudrait prier pour les prisonniers  
dont la vie s'arrête.  
Et on pense à la vie arrêtée...

A la vie qui ne bouge plus vers la mort  
et d'où l'avenir est absent;  
où il faut être inutilement fort  
et triste, inutilement.

Où tous les jours piétinent sur place,  
où toutes les nuits tombent dans l'abîme,  
et où la conscience de l'enfance intime  
à ce point s'efface,

qu'on a le cœur trop vieux pour penser un enfant.  
Ce n'est pas tant que la vie soit hostile;  
mais on lui ment,  
enfermé dans le bloc d'un sort immobile.

XLIII TEL cheval qui boit à la fontaine,  
telle feuille qui en tombant nous touche,  
telle main vide, ou telle bouche  
qui nous voudrait parler et qui ose à peine, —

autant de variations de la vie qui s'apaise,  
autant de rêves de la douleur qui somnole :  
ô que celui dont le cœur est à l'aise,  
cherche la créature et la console.

## XLIV. PRINTEMPS

I O MÉLODIE de la sève  
qui dans les instruments  
de tous ces arbres s'élève, —  
accompagne le chant  
de notre voix trop brève.

C'est pendant quelques mesures  
seulement que nous suivons  
les multiples figures  
de ton long abandon,  
ô abondante nature.

Quand il faudra nous taire,  
d'autres continueront...  
Mais à présent comment faire  
pour te rendre mon  
grand cœur complémentaire?

VERGERS

2 Tout se prépare et va  
vers la joie manifeste;  
la terre et tout le reste  
bientôt nous charmera.

Nous serons bien placés  
pour tout voir, tout entendre;  
on devra même se défendre  
et parfois dire : assez!

Encor si on était dedans;  
mais l'excellente place  
est un peu trop en face  
de ce jeu émouvant.

3 MONTÉE des sèves dans les capillaires  
qui tout à coup démontre aux vieillards  
l'année trop raide qu'ils ne monteront guère  
et qui en eux prépare le départ.



Leur corps (tout offensé par cet élan  
de la nature brute qui ignore  
que ces artères où elle bout encore  
supportent mal un ordre impatient)

refuse la trop brusque aventure;  
et pendant qu'il se raidit, méfiant,  
pour subsister à sa façon, il rend  
le jeu facile à la terre dure.

- 4 C'EST la sève qui tue  
les vieux et ceux qui hésitent,  
lorsque cet air insolite  
flotte soudain dans les rues.

Tous ceux qui n'ont plus la force  
de se sentir des ailes,  
sont invités au divorce  
qui à la terre les mêle.

C'est la douceur qui les perce  
de sa pointe suprême,  
et la caresse renverse  
ceux qui résistent quand même.

- 5 QUE vaudrait la douceur  
si elle n'était capable,  
tendre et ineffable,  
de nous faire peur?

Elle surpasse tellement  
toute la violence  
que, lorsqu'elle s'élançe,  
nul ne se défend.

- 6 EN hiver, la mort meurtrière  
entre dans les maisons;  
elle cherche la sœur, le père,  
et leur joue du violon.

Mais quand la terre remue  
sous la bêche du printemps,  
la mort court dans les rues  
et salue les passants.

- 7 C'EST de la côte d'Adam  
qu'on a retiré Ève;  
mais quand sa vie s'achève,  
où va-t-elle, mourant?

Adam serait-il son tombeau?  
Faut-il, lorsqu'elle se lasse,  
lui ménager une place  
dans un homme bien clos?

XLV    CETTE lumière peut-elle  
tout un monde nous rendre?  
Est-ce plutôt la nouvelle  
ombre, tremblante et tendre,  
qui nous rattache à lui?  
Elle qui tant nous ressemble  
et qui tourne et tremble  
autour d'un étrange appui.  
Ombre des feuilles frêles,  
sur le chemin et le pré,  
geste soudain familier  
qui nous adopte et nous mêle  
à la trop neuve clarté.

XLVI    DANS la blondeur du jour  
passent deux chars pleins de briques :  
ton rose qui revendique  
et renonce tour à tour.

Comment se fait-il que soudain  
ce ton attendri signifie  
un nouveau complot de vie  
entre nous et demain.

XLVII LE silence uni de l'hiver  
est remplacé dans l'air  
par un silence à ramage;  
chaque voix qui accourt  
y ajoute un contour,  
y parfait une image.

Et tout cela n'est que le fond  
de ce qui serait l'action  
de notre cœur qui surpasse  
le multiple dessin  
de ce silence plein  
d'inexprimable audace.

XLVIII ENTRE le masque de brume  
et celui de verdure,  
voici le moment sublime où la nature  
se montre davantage que de coutume.

Ah, la belle! Regardez son épaule  
et cette claire franchise qui ose...  
Bientôt de nouveau elle jouera un rôle  
dans la pièce touffue que l'été compose.

## XLIX. LE DRAPEAU

VENT altier qui tourmente le drapeau  
dans la bleue neutralité du ciel,  
jusqu'à le faire changer de couleur,  
comme s'il voulait le tendre à d'autres nations  
par-dessus les toits. Vent impartial,  
vent du monde entier, vent qui relie,  
évocateur des gestes qui se valent,  
ô toi, qui provoques les mouvements interchangeables!  
Le drapeau étalé montre son plein écusson, —  
mais dans ses plis quelle universalité tacite!

Et pourtant quel fier moment  
lorsqu'un instant le vent se déclare  
pour tel pays : consent à la France,  
ou subitement s'éprend  
des harpes légendaires de la verte Irlande.  
Montrant toute l'image, comme un joueur de cartes  
qui jette son atout,  
et qui de son geste et de son sourire anonyme,  
rappelle je ne sais quelle image  
de la Déesse qui change.

## L. LA FENÊTRE

ASSIETTE verticale qui nous sert  
la pitance qui nous poursuit,  
et la trop douce nuit  
et le jour, souvent trop amer.

L'interminable repas,  
assaisonné de bleu,  
il ne faut pas être las  
et se nourrir par les yeux.

Que de mets l'on nous propose  
pendant que mûrissent les prunes;  
ô mes yeux, mangeurs de roses,  
vous allez boire de la lune!

LI A LA BOUGIE éteinte,  
dans la chambre rendue à l'espace,  
on est frôlé par la plainte  
de feu la flamme sans place.

Faisons-lui un subtil  
tombeau sous notre paupière,  
et pleurons comme une mère  
son très familier péril.

LII C'EST le paysage longtemps, c'est une cloche,  
c'est du soir la délivrance si pure; —  
mais tout cela en nous prépare l'approche  
d'une nouvelle, d'une tendre figure...

Ainsi nous vivons dans un embarras très étrange  
entre l'arc lointain et la trop pénétrante flèche :  
entre le monde trop vague pour saisir l'ange  
et celle qui, par trop de présence, l'empêche.

LIII ON arrange et on compose  
les mots de tant de façons,  
mais comment arriverait-on  
à égaler une rose?

Si on supporte l'étrange  
prétention de ce jeu,  
c'est que, parfois, un ange  
le dérange un peu.



LIV J'AI vu dans l'œil animal  
la vie paisible qui dure,  
le calme impartial  
de l'imperturbable nature.

La bête connaît la peur;  
mais aussitôt elle avance  
et sur son champ d'abondance  
broute une présence,  
qui n'a pas le goût d'ailleurs.

LV FAUT-IL vraiment tant de danger  
à nos objets obscurs?  
Le monde serait-il dérangé,  
étant un peu plus sûr?

Petit flacon renversé,  
qui t'a donné cette mince base?  
De ton flottant malheur bercé,  
l'air est en extase.

LA DORMEUSE

LVI FIGURE de femme, sur son sommeil  
fermée, on dirait qu'elle goûte  
quelque bruit à nul autre pareil  
qui la remplit toute.

De son corps sonore qui dort  
elle tire la jouissance  
d'être un murmure encor  
sous le regard du silence.

LA BICHE

LVII O LA BICHE; quel bel intérieur  
d'anciennes forêts dans tes yeux abonde;  
combien de confiance ronde  
mêlée à combien de peur.

Tout cela, porté par la vive  
gracilité de tes bonds.  
Mais jamais rien n'arrive  
à cette impassive  
ignorance de ton front.

LVIII ARRÊTONS-NOUS un peu, causons.  
C'est encore moi, ce soir, qui m'arrête,  
c'est encore vous qui m'écoutez.

Un peu plus tard d'autres joueront  
aux voisins sur la route  
sous ces beaux arbres que l'on se prête.

LIX Tous mes adieux sont faits. Tant de départs  
m'ont lentement formé dès mon enfance.  
Mais je reviens encor, je recommence,  
ce franc retour libère mon regard.

Ce qui me reste, c'est de le remplir,  
et ma joie toujours impénitente  
d'avoir aimé des choses ressemblantes  
à ces absences qui nous font agir.



---

LES  
QUATRAINS VALAISANS

*A Madame  
Jeanne de Sèpibus de Preux*



## PETITE CASCADE

I NYMPHE, se revêtant toujours  
de ce qui la dénude,  
que ton corps s'exalte pour  
l'onde ronde et rude.

Sans repos tu changes d'habit,  
même de chevelure;  
derrière tant de fuite, ta vie  
reste présence pure.

II PAYS, arrêté à mi-chemin  
entre la terre et les cieux,  
aux voix d'eau et d'airain,  
doux et dur, jeune et vieux,

comme une offrande levée  
vers d'accueillantes mains :  
beau pays achevé,  
chaud comme le pain!

III ROSE de lumière, un mur qui s'effrite, —  
mais, sur la pente de la colline,  
cette fleur qui, haute, hésite  
dans son geste de Proserpine.

Beaucoup d'ombre entre sans doute  
dans la sève de cette vigne;  
et ce trop de clarté qui trépigne  
au-dessus d'elle, trompe la route.



IV    CONTRÉE ancienne, aux tours qui insistent  
 tant que les carillons se souviennent, —  
 aux regards qui, sans être tristes,  
 tristement montrent leurs ombres anciennes.

Vignes où tant de forces s'épuisent  
 lorsqu'un soleil terrible les dore...  
 Et, au loin, les espaces qui luisent  
 comme des avenir qu'on ignore.

V    DOUCE courbe le long du lierre,  
 chemin distrait qu'arrêtent des chèvres;  
 belle lumière qu'un orfèvre  
 voudrait entourer d'une pierre.

Peuplier, à sa place juste,  
 qui oppose sa verticale  
 à la lente verdure robuste  
 qui s'étire et qui s'étale.

VI PAYS silencieux dont les prophètes se taisent,  
pays qui prépare son vin;  
où les collines sentent encore la Genèse  
et ne craignent pas la fin!

Pays, trop fier pour désirer ce qui transforme,  
qui, obéissant à l'été,  
semble, autant que le noyer et que l'orme,  
heureux de se répéter;

Pays dont les eaux sont presque les seules nouvelles,  
toutes ces eaux qui se donnent,  
mettant partout la clarté de leurs voyelles  
entre tes dures consonnes!

VII VOIS-TU, là-haut, ces alpages des anges  
 entre les sombres sapins?  
 Presque célestes, à la lumière étrange,  
 ils semblent plus que loin.

Mais dans la claire vallée et jusques aux crêtes,  
 quel trésor aérien!  
 Tout ce qui flotte dans l'air et qui s'y reflète  
 entrera dans ton vin.

VIII O BONHEUR de l'été : le carillon tinte  
 puisque dimanche est en vue;  
 et la chaleur qui travaille sent l'absinthe  
 autour de la vigne crépue.

Même à la forte torpeur les ondes alertes  
 courent le long du chemin.  
 Dans cette franche contrée, aux forces ouvertes,  
 comme le dimanche est certain!

QUATRAINS VALAISANS

IX C'EST presque l'invisible qui luit  
au-dessus de la pente ailée;  
il reste un peu d'une claire nuit  
à ce jour en argent mêlée.

Vois, la lumière ne pèse point  
sur ces obéissants contours,  
et, là-bas, ces hameaux, d'être loins,  
quelqu'un les console toujours.

X O CES AUTELS où l'on mettait des fruits  
avec un beau rameau de térébinthe  
ou de ce pâle olivier, — et puis  
la fleur qui meurt, écrasée par l'étreinte.

Entrant dans cette vigne, trouverait-on  
l'autel naïf, caché par la verdure?  
La Vierge même bénirait la mûre  
offrande, égrainant son carillon.

XI PORTONS quand même à ce sanctuaire  
tout ce qui nous nourrit : le pain, le sel,  
ce beau raisin... Et confondons la mère  
avec l'immense règne maternel.

Cette chapelle, à travers les âges,  
relie d'anciens dieux aux dieux futurs,  
et l'ancien noyer, cet arbre-mage,  
offre son ombre comme un temple pur.

XII LE clocher chante :

Mieux qu'une tour profane,  
je me chauffe pour mûrir mon carillon.  
Qu'il soit doux, qu'il soit bon  
aux Valaisannes.

Chaque dimanche, ton par ton,  
je leur jette ma manne;  
qu'il soit bon, mon carillon,  
aux Valaisannes.

Qu'il soit doux, qu'il soit bon;  
samedi soir dans les channes  
tombe en gouttes mon carillon  
aux Valaisans des Valaisannes.

XIII L'ANNÉE tourne autour du pivot  
de la constance paysanne;  
la Vierge et sainte Anne  
disent chacune leur mot.

D'autres paroles s'ajoutent  
plus anciennes encor, —  
elles bénissent toutes,  
et de la terre sort

cette verdure soumise  
qui, par un long effort,  
donne la grappe prise  
entre nous et les morts.

XIV UN rose mauve dans des hautes herbes,  
 un gris soumis, la vigne alignée...  
 Mais au-dessus des pentes, la superbe  
 d'un ciel qui reçoit, d'un ciel princier.

Ardent pays qui noblement s'étage  
 vers ce grand ciel qui noblement comprend  
 qu'un dur passé à tout jamais s'engage  
 à être vigoureux et vigilant.

XV TOUT ici chante la vie de naguère,  
 non pas dans un sens qui détruit le demain;  
 on devine, vaillants, dans leur force première  
 le ciel et le vent, et la main et le pain.

Ce n'est point un hier qui partout se propage  
 arrêtant à jamais ces anciens contours :  
 c'est la terre contente de son image  
 et qui consent à son premier jour.

XVI    QUEL calme nocturne, quel calme  
         nous pénètre du ciel.  
         On dirait qu'il refait dans la palme  
         de vos mains le dessin essentiel.

         La petite cascade chante  
         pour cacher sa nymphe émue...  
         On sent la présence absente  
         que l'espace a bue.



XVII AVANT QUE VOUS comptiez dix  
tout change; le vent ôte  
cette clarté des hautes  
tiges de maïs,

pour la jeter ailleurs;  
elle vole, elle glisse  
le long d'un précipice  
vers une clarté-sœur

qui déjà, à son tour,  
prise par ce jeu rude,  
se déplace pour  
d'autres altitudes.

Et comme caressée  
la vaste surface reste  
éblouie sous ces gestes  
qui l'avaient peut-être formée.

XVIII CHEMIN qui tourne et joue  
le long de la vigne penchée,  
tel qu'un ruban que l'on noue  
autour d'un chapeau d'été.

Vigne : chapeau sur la tête  
qui invente le vin.  
Vin : ardente comète  
promise pour l'an prochain.

XIX TANT de noir sérieux  
rend plus âgée la montagne;  
c'est bien ce pays très vieux  
qui compte saint Charlemagne

parmi ses saints paternels.  
Mais par en haut lui viennent,  
à la secrète sienne,  
toutes les jeunesses du ciel.

XX LA petite clématite se jette  
en dehors de la haie embrouillée  
avec ce liseron blanc qui guette  
le moment de se refermer.

Cela forme le long du chemin  
des bouquets où des baies rougissent.  
Déjà? Est-ce que l'été est plein?  
Il prend l'automne pour complice.

XXI . APRÈS une journée de vent,  
dans une paix infinie,  
le soir se réconcilie  
comme un docile amant.

Tout devient calme, clarté...  
Mais à l'horizon s'étage,  
éclairé et doré,  
un beau bas-relief de nuages.

XXII COMME tel qui parle de sa mère  
lui ressemble en parlant,  
ce pays ardent se désaltère  
en se souvenant infiniment.

Tant que les épaules des collines  
rentrent sous le geste commençant  
de ce pur espace qui les rend  
à l'étonnement des origines.

XXIII Ici la terre est entourée  
de ce qui convient à son rôle  
d'astre; tendrement humiliée,  
elle porte son auréole.

Lorsqu'un regard s'élance : quel vol  
par ces distances pures,  
il faut la voix du rossignol  
pour en prendre mesure.

XXIV VOICI encore de l'heure qui s'argente,  
 mêlé au doux soir, le pur métal  
 et qui ajoute à la beauté lente  
 les lents retours d'un calme musical.

L'ancienne terre se reprend et change;  
 un astre pur survit à nos travaux.  
 Les bruits épars, quittant le jour, se rangent  
 et rentrent tous dans la voix des eaux.

XXV LE long du chemin poussiéreux  
 le vert se rapproche du gris;  
 mais ce gris, quoique soumis,  
 contient de l'argent et du bleu.

Plus haut, sur un autre plan,  
 un saule montre le clair  
 revers de ses feuilles au vent  
 devant un noir presque vert.

QUATRAINS VALAISANS

A côté, un vert tout abstrait,  
un pâle vert de vision,  
entoure d'un fond d'abandon  
la tour que le siècle défait.

XXVI FIER abandon de ces tours  
qui pourtant se souviennent  
— depuis quand jusqu'à toujours —  
de leur vie aérienne.

Cet innombrable rapport  
avec la clarté pénétrante  
rend leur matière plus lente  
et leur déclin plus fort.

XXVII LES tours, les chaumières, les murs,  
même ce sol qu'on désigne  
au bonheur de la vigne,  
ont le caractère dur.

Mais la lumière qui prêche  
douceur à cette austérité  
fait une surface de pêche  
à toutes ces choses comblées.

XXVIII PAYS qui chante en travaillant,  
pays heureux qui travaille;  
pendant que les eaux continuent leur chant,  
la vigne fait maille pour maille.

Pays qui se tait, car le chant des eaux  
n'est qu'un excès de silence,  
de ce silence entre les mots  
qui, en rythmes, avancent.

XXIX

VENT qui prend ce pays comme l'artisan  
qui, depuis toujours, connaît sa matière;  
en la trouvant, toute chaude, il sait comment faire,  
et il s'exalte en travaillant.

Nul n'arrêterait son élan magnifique; nul  
ne saurait s'opposer à cette fougueuse audace, —  
et c'est encor lui qui, prenant un énorme recul,  
tend à son œuvre le clair miroir de l'espace.



XXX Au lieu de s'évader,  
 ce pays consent à lui-même;  
 ainsi il est doux et extrême,  
 menacé et sauvé.

Il s'adonne avec ferveur  
 à ce ciel qui l'inspire;  
 il excite son vent et attire  
 par lui la plus neuve primeur

de cette inédite  
 lumière d'outre-mont :  
 l'horizon qui hésite  
 lui arrive par bonds.

XXXI CHEMINS qui ne mènent nulle part  
 entre deux prés,  
 que l'on dirait avec art  
 de leur but détournés,

chemins qui souvent n'ont  
devant eux rien d'autre en face  
que le pur espace  
et la saison.

XXXII QUELLE déesse, quel dieu  
s'est rendu à l'espace,  
pour que nous sentions mieux  
la clarté de sa face.

Son être dissous  
remplit cette pure  
vallée du remous  
de sa vaste nature.

Il aime, il dort.  
Forts du Sésame,  
nous entrons dans son corps  
et dormons dans son âme.

XXXIII CE ciel qu'avaient contemplé  
ceux qui le loueront  
pendant l'éternité :  
bergers et vigneron,

serait-il par leurs yeux  
devenu permanent,  
ce beau ciel et son vent,  
son vent bleu?

Et son calme après,  
si profond et si fort,  
comme un dieu satisfait  
qui s'endort.

XXXIV MAIS non seulement le regard  
de ceux qui travaillent les champs,  
celui des chèvres prend part  
à parfaire le lent

aspect de la Noble Contrée.  
On la contemple toujours  
comme pour y rester ou pour  
l'éterniser

dans un si grand souvenir  
qu'aucun ange n'osera,  
pour augmenter son éclat,  
intervenir.

XXXV    AU ciel, plein d'attention,  
ici la terre raconte;  
son souvenir la surmonte  
dans ces nobles monts.

Parfois elle paraît attendrie  
qu'on écoute si bien, —  
alors elle montre sa vie  
et ne dit plus rien.

XXXVI    BEAU papillon près du sol  
à l'attentive nature  
montrant les enluminures  
de son livre de vol.

Un autre se ferme au bord  
de la fleur qu'on respire : —  
ce n'est pas le moment de lire.  
Et tant d'autres encor,

QUATRAINS VALAISANS

de menus bleus, s'éparpillent,  
flottants et voletants,  
comme de bleues brindilles  
d'une lettre d'amour au vent,

d'une lettre déchirée  
qu'on était en train de faire  
pendant que la destinataire  
hésitait à l'entrée.

# LES ROSES





I Si ta fraîcheur parfois nous étonne tant,  
heureuse rose,  
c'est qu'en toi-même, en dedans,  
pétale contre pétale, tu te reposes.

Ensemble tout éveillé, dont le milieu  
dort, pendant qu'innombrables, se touchent  
les tendresses de ce cœur silencieux  
qui aboutissent à l'extrême bouche.

II JE te vois, rose, livre entrebâillé,  
qui contient tant de pages  
de bonheur détaillé  
qu'on ne lira jamais. Livre-mage,

qui s'ouvre au vent et qui peut être lu  
les yeux fermés...,  
dont les papillons sortent confus  
d'avoir eu les mêmes idées.

III ROSE, toi, ô chose par excellence complète  
qui se contient infiniment  
et qui infiniment se répand, ô tête  
d'un corps par trop de douceur absent,

rien ne te vaut, ô toi, suprême essence  
de ce flottant séjour;  
de cet espace d'amour où à peine l'on avance  
ton parfum fait le tour.

IV C'EST pourtant nous qui t'avons proposé  
de remplir ton calice.  
Enchantée de cet artifice,  
ton abondance l'avait osé.

Tu étais assez riche, pour devenir cent fois toi-même  
en une seule fleur;  
c'est l'état de celui qui aime...  
Mais tu n'as pas pensé ailleurs.

V ABANDON entouré d'abandon,  
tendresse touchant aux tendresses...  
C'est ton intérieur qui sans cesse  
se caresse, dirait-on ;

se caresse en soi-même,  
par son propre reflet éclairé.  
Ainsi tu inventes le thème  
du Narcisse exaucé.

VI UNE rose seule, c'est toutes les roses  
et celle-ci : l'irremplaçable,  
le parfait, le souple vocable  
encadré par le texte des choses.

Comment jamais dire sans elle  
ce que furent nos espérances,  
et les tendres intermittences  
dans la partance continuelle.

VII T'APPUYANT, fraîche claire  
rose, contre mon œil fermé, —  
on dirait mille paupières  
superposées

contre la mienne chaude.  
Mille sommeils contre ma feinte  
sous laquelle je rôde  
dans l'odorant labyrinthe.

VIII DE ton rêve trop plein,  
fleur en dedans nombreuse,  
mouillée comme une pleureuse,  
tu te penches sur le matin.

Tes douces forces qui dorment,  
dans un désir incertain,  
développent ces tendres formes  
entre joues et seins.

IX ROSE, toute ardente et pourtant claire,  
que l'on devrait nommer reliquaire  
de Sainte-Rose..., rose qui distribue  
cette troublante odeur de sainte nue.

Rose plus jamais tentée, déconcertante  
de son interne paix; ultime amante,  
si loin d'Ève, de sa première alerte, —  
rose qui infiniment possède la perte.

X AMIE des heures où aucun être ne reste,  
où tout se refuse au cœur amer;  
consolatrice dont la présence atteste  
tant de caresses qui flottent dans l'air.

Si l'on renonce à vivre, si l'on renie  
ce qui était et ce peut arriver,  
pense-t-on jamais assez à l'insistante amie  
qui à côté de nous fait son œuvre de fée?

XI J'AI une telle conscience de ton  
être, rose complète,  
que mon consentement te confond  
avec mon cœur en fête.

Je te respire comme si tu étais,  
rose, toute la vie,  
et je me sens l'ami parfait  
d'une telle amie.

XII CONTRE qui, rose,  
avez-vous adopté  
ces épines?  
Votre joie trop fine  
vous a-t-elle forcée  
de devenir cette chose  
armée?

Mais de qui vous protège  
 cette arme exagérée?  
 Combien d'ennemis vous ai-je  
 enlevés  
 qui ne la craignent point!  
 Au contraire, d'été en automne,  
 vous blessez les soins  
 qu'on vous donne.

XIII PRÉFÈRES-TU, rose, être l'ardente compagne  
 de nos transports présents?  
 Est-ce le souvenir qui davantage te gagne  
 lorsqu'un bonheur se reprend?

Tant de fois je t'ai vue, heureuse et sèche,  
 — chaque pétale un linceul, —  
 dans un coffret odorant, à côté d'une mèche,  
 ou dans un livre aimé qu'on relira seul.

XIV ÉTÉ : être pour quelques jours  
le contemporain des roses;  
respirer ce qui flotte autour  
de leurs âmes écloses.

Faire de chacune qui se meurt  
une confidente,  
et survivre à cette sœur  
en d'autres roses absente.

XV SEULE, ô abondante fleur,  
tu crées ton propre espace;  
tu te mires dans une glace  
d'odeur.

Ton parfum entoure comme d'autres pétales  
ton innombrable calice.  
Je te retiens, tu t'étales,  
prodigieuse actrice.



XVI NE parlons pas de toi. Tu es ineffable  
selon ta nature.

D'autres fleurs ornent la table  
que tu transfigures.

On te met dans un simple vase, —  
voici que tout change :  
c'est peut-être la même phrase,  
mais chantée par un ange.

XVII C'EST toi qui prépares en toi  
plus que toi, ton ultime essence.  
Ce qui sort de toi, ce troublant émoi,  
c'est ta danse.

Chaque pétale consent  
et fait dans le vent  
quelques pas odorants  
invisibles.

O musique des yeux,  
toute entourée d'eux,  
tu deviens au milieu  
intangibile.

XVIII

TOUT ce qui nous émeut, tu le partages.  
Mais ce qui t'arrive, nous l'ignorons.  
Il faudrait être cent papillons  
pour lire toutes tes pages.

Il y en a d'entre vous qui sont comme des dictionnaires;  
ceux qui les cueillent  
ont envie de faire relier toutes ces feuilles.  
Moi, j'aime les roses épistolaires.

XIX EST-CE en exemple que tu te proposes?  
Peut-on se remplir comme les roses,  
en multipliant sa subtile matière  
qu'on avait faite pour ne rien faire?

Car ce n'est pas travailler que d'être  
une rose, dirait-on.  
Dieu, en regardant par la fenêtre,  
fait la maison.

XX DIS-MOI, rose, d'où vient  
qu'en toi-même enclose,  
ta lente essence impose  
à cet espace en prose  
tous ces transports aériens?

Combien de fois cet air  
prétend que les choses le trouent,  
ou, avec une moue,  
il se montre amer.  
Tandis qu'autour de ta chair,  
rose, il fait la roue.

XXI CELA ne te donne-t-il pas le vertige  
de tourner autour de toi sur ta tige  
pour te terminer, rose ronde ?  
Mais quand ton propre élan t'inonde,  
tu t'ignores dans ton bouton.  
C'est un monde qui tourne en rond  
pour que son calme centre ose  
le rond repos de la ronde rose.

XXII Vous encor, vous sortez  
de la terre des morts,  
roses, vous qui portez  
vers un jour tout en or

ce bonheur convaincu.  
L'autorisent-ils, eux  
dont le crâne creux  
n'en a jamais tant su ?

XXIII ROSE, venue très tard, que les nuits amères arrêtent  
par leur trop sidérale clarté,  
rose, devines-tu les faciles délices complètes  
de tes sœurs d'été ?

Pendant des jours et des jours je te vois qui hésites  
dans ta gaine serrée trop fort.  
Rose qui, en naissant, à rebours imites  
les lenteurs de la mort.

Ton innombrable état te fait-il connaître  
dans un mélange où tout se confond,  
cet ineffable accord du néant et de l'être  
que nous ignorons ?

XXIV ROSE, eut-il fallu te laisser dehors,  
chère exquise ?  
Que fait une rose là où le sort  
sur nous s'épuise ?

Point de retour. Te voici  
qui partages  
avec nous, éperdue, cette vie, cette vie  
qui n'est pas de ton âge.



# LES FENÊTRES

*A Mouky et à Baladine*





I IL suffit que, sur un balcon  
ou dans l'encadrement d'une fenêtre,  
une femme hésite..., pour être  
celle que nous perdons  
en l'ayant vue apparaître.

Et si elle lève les bras  
pour nouer ses cheveux, tendre vase :  
combien notre perte par là  
gagne soudain d'emphase  
et notre malheur d'éclat !

II

Tu me proposes, fenêtre étrange, d'attendre;  
déjà presque bouge ton rideau beige.  
Devrais-je, ô fenêtre, à ton invite me rendre ?  
Ou me défendre, fenêtre ? Qui attendrais-je ?

Ne suis-je intact, avec cette vie qui écoute,  
avec ce cœur tout plein de la perte complète ?  
Avec cette route qui passe devant, et le doute  
que tu puisses donner ce trop dont le rêve m'arrête ?

III N'ES-TU PAS notre géométrie,  
fenêtre, très simple forme  
qui sans effort circonscris  
notre vie énorme ?

Celle qu'on aime n'est jamais plus belle  
que lorsqu'on la voit apparaître  
encadrée de toi ; c'est, ô fenêtre,  
que tu la rends presque éternelle.

Tous les hasards sont abolis. L'être  
se tient au milieu de l'amour,  
avec ce peu d'espace autour  
dont on est maître.

IV FENÊTRE, toi, ô mesure d'attente,  
tant de fois remplie,  
quand une vie se verse et s'impatiente  
vers une autre vie.

Toi qui sépares et qui attires,  
changeante comme la mer, —  
glace, soudain, où notre figure se mire  
mêlée à ce qu'on voit à travers;

échantillon d'une liberté compromise  
par la présence du sort ;  
prise par laquelle parmi nous s'égalise  
le grand trop du dehors

V COMME tu ajoutes à tout,  
fenêtre, le sens de nos rites :  
Quelqu'un qui ne serait que debout,  
dans ton cadre attend ou médite.

Tel distrait, tel paresseux,  
c'est toi qui le mets en page :  
il se ressemble un peu,  
il devient son image.

Perdu dans un vague ennui  
l'enfant s'y appuie et reste ;  
il rêve. Ce n'est pas lui,  
c'est le temps qui use sa veste.

Et les amantes, les y voit-on,  
immobiles et frêles,  
percées comme les papillons  
pour la beauté de leurs ailes.

## VI

Du fond de la chambre, du lit, ce n'était que pâleur qui sépare,  
la fenêtre stellaire cédant à la fenêtre avare  
qui proclame le jour.

Mais la voici qui accourt, qui se penche, qui reste :  
après l'abandon de la nuit, cette neuve jeunesse céleste  
consent à son tour!

Rien dans le ciel matinal que la tendre amante contemple,  
rien que lui-même, ce ciel, immense exemple :  
profondeur et hauteur!

Sauf les colombes qui font dans l'air de rondes arènes,  
où leur vol allumé en douces courbes promène  
un retour de douceur.

*(Fenêtre matinale.)*

VII FENÊTRE, qu'on cherche souvent  
pour ajouter à la chambre comptée  
tous les grands nombres indomptés  
que la nuit va multipliant.

Fenêtre, où autrefois était assise  
celle qui, en guise de tendresse,  
faisait un lent travail qui baisse  
et immobilise...

Fenêtre, dont une image bue  
dans la claire carafe germe.  
Boucle qui ferme  
la vaste ceinture de notre vue.

VIII ELLE passe des heures émues  
appuyée à sa fenêtre,  
toute au bord de son être,  
distracte et tendue.

Comme les lévriers en  
se couchant leurs pattes disposent,  
son instinct de rêve surprend  
et règle les belles choses

que sont ses mains bien placées.  
C'est par là que le reste s'enrôle.  
Ni les bras, ni les seins, ni l'épaule,  
ni elle-même ne disent : assez!

IX SANGLOT, sanglot, pur sanglot !  
Fenêtre, où nul ne s'appuie !  
Inconsolable enclos,  
plein de ma pluie!

C'est le trop tard, le trop tôt  
qui de tes formes décident :  
tu les habilles, rideau,  
robe du vide!

LES FENÊTRES

X C'EST pour t'avoir vue  
penchée à la fenêtre ultime,  
que j'ai compris, que j'ai bu  
tout mon abîme.

En me montrant tes bras  
tendus vers la nuit,  
tu as fait que, depuis,  
ce qui en moi te quitta,  
me quitte, me fuit...

Ton geste, fût-il la preuve  
d'un adieu si grand,  
qu'il me changea en vent,  
qu'il me versa dans le fleuve ?



# CARNET DE POCHE



## DOUTE

TENDRE nature, nature heureuse, où tant  
de désirs se recherchent et s'entrecroisent,  
indifférente, et pourtant base  
des consentements,

nature trop pleine où se détruit et déchire  
ce qui s'exalte trop tôt,  
où de la rivalité du délicieux et du pire  
naît un semblant de repos,

nature, tueuse par son excès, créatrice,  
toujours extasiée,  
qui réchauffe et qui consume le vice  
sur un même brasier,

dis-moi, silencieuse, ô dis-moi, suis-je  
comme un instant de tes fruits ?  
Fais-je partie de l'abîme de ton vertige  
où se jettent tes nuits ?

Suis-je d'accord avec tes desseins ineffables?  
Serais-je de tes révoltes un cri ?  
Moi qui fus pain, suis-je tombé de la table :  
miette perdue qui durcit.

## SOURCE

PARLE, ô source, toi qui n'es pas humaine,  
chante, ô source, tes pleurs;  
rien ne console autant de la trop indigène peine  
qu'une peine d'ailleurs.

Est-ce de la peine, ton chant ? O dis-moi, est-ce  
quelque état inconnu ?  
En dehors de ce qui nous aide et de ce qui nous blesse  
peut-on être ému ?

## DISGRACE DIVINE

CE ne sera plus par vous, bouche trop infidèle,  
que parlera ma brusque volonté ;  
je vous ai éprouvée, mais votre souffle mêle  
tous les hasards du cœur à ma dictée.

S'il y aura douceur, ce ne sera la vôtre :  
arrière goût sucré, salive colorée,  
séduisant tout un peu, vite affadie..., autre  
que mon miel en moi multiplié.

Désormais ce sera vous, rigueur ou amertume,  
vous seules qui sonnerez sous d'innombrables coups :  
car je suis le marteau et vous restez l'enclume,  
mais plus de fer à forger entre nous.

## CIMETIÈRE

Y a-t-il un arrière-goût de la vie dans ces tombes? Et les abeilles trouvent-elles dans la bouche des fleurs un presque-mot qui se tait? O fleurs, prisonnières de nos instincts de bonheur, revenez-vous vers nous avec nos morts dans les veines? Comment échapper à notre emprise, fleurs? Comment ne pas être nos fleurs? Est-ce de toutes ses pétales que la rose s'éloigne de nous? Veut-elle être rose-seule, rien-que-rose? Sommeil de personne sous tant de paupières?

*Pour servir d'Épithaphe  
à la belle Madame B...*

QUE j'étais belle! Ce que je vois  
me fait penser à ma beauté, ô maître!  
Ce ciel, tes anges, — mais c'était moi,  
l'étonnement en plus de ne pas l'être.

D'UN CYCLE : « MENSONGE »

- I MENSONGE, arme d'adolescent  
arrachée de la forge du hasard  
toute brûlante..., poignard  
saisi n'importe comment.  
Clôture bâclée, brusque mur !  
Corps et geste sans tête,  
auxquels, éperdûment, on prête  
un visage trop pur.  
Plante soudaine et hybride  
qui, poussant dans le vide,  
atteint parfois trois mètres de haut,  
et se fane trop tôt  
pour n'avoir connu aucune saison.

Maison! Belle maison,  
trop belle pour nous qui vivons dehors;  
maison qui a tort,  
parce qu'on ignore...  
Maison trop durable encore  
en face de la mort.

II Toi, ô pauvre, qui te cramponnes  
et qui, de peur, frémis quand on sonne :  
tu as des sœurs si grandes et si pures  
que les siècles, à force d'en prendre mesure  
s'épuisent... Adolescent qui se ronge,  
ami d'enfance, naïf mensonge,  
sens-tu toujours lorsqu'on te préfère,  
dans la révolte qui te redresse,  
ta famille pleine de déesses  
et ces dieux hautains, tes beaux-frères ?

. . . . .



III CIMETIÈRE compromettant,  
plein de résurrections évitables ;  
perroquets ivres de mots palpables  
dont leur langue imperméable  
s'éprend...  
Goût de fruits peints ;  
parfum de calices  
que de vagues institutrices  
avaient brodés sur des coussins...

## SOLITUDE

DE tendresses pleines les mains,  
et nul qui ferait la vendange !  
Faut-il crier aux anges ?

Hélas ! notre trop-plein  
devant eux devient indigence.  
Notre appel qui s'élance  
n'est qu'un bruyant voisin  
de l'indifférence.

## HIVER

J'AIME les hivers d'autrefois qui n'étaient point encore sportifs.  
On les craignait un peu ; tant ils étaient durs et vifs.  
On les affrontait avec un brin de courage,  
pour rentrer chez soi, blanc, étincelant, roi-mage.  
Et le feu, ce grand feu qui nous consolait d'eux,  
était un feu fort et vivant, un vrai feu.  
On écrivait mal, on avait les doigts tout raides ;  
mais quelle joie de rêver et d'entretenir ce qui aide  
aux souvenirs qui s'en vont, de tarder un peu...  
Ils venaient si près, on les voyait mieux  
qu'en été... On leur proposait des couleurs.  
Tout était peinture à l'intérieur,  
tandis que dehors tout se faisait estampe.

Et les arbres, qui travaillaient chez eux, à la lampe...

## VIEILLIR

CERTAINS étés il y a tant de fruits  
que les paysans ne daignent plus les prendre.  
Ais-je, moi, ô vous, mes jours, mes nuits,  
sans récolter, laissé passer aux cendres  
les lentes flammes de vos beaux produits ?

Mes nuits, mes jours, vous avez tant porté ;  
vos branches toutes ont gardé le geste  
du long labeur dont vous sortez :  
mes jours, mes nuits, ô mes amis agrestes !

Je cherche ce qui tant vous fut propice.  
Douceur pareille, pourrait-elle encore,  
ô mes beaux arbres presque morts,  
flatter vos feuilles, ouvrir un calice ?

Ah, plus de fruits ! Mais une fois dernière  
s'épanouir en vaine floraison,  
sans réfléchir, sans compter, comme font  
inutilement les forces millénaires !

CHANSON

Toi, à qui je ne confie pas  
mes longues nuits sans repos,  
toi qui me rends si tendrement las,  
me berçant comme un berceau ;  
toi qui me caches tes insomnies,  
dis, si nous supportions  
cette soif qui nous magnifie,  
sans abandon ?

. . . . .

Car rappelle-toi les amants,  
comme le mensonge les surprend  
à l'heure des confessions.

. . . . .

Toi seule, tu fais partie de ma solitude pure.  
Tu te transformes en tout : tu es ce murmure  
ou ce parfum aérien.  
Entre mes bras : quel abîme qui s'abreuve de pertes.  
Ils ne t'ont point retenue, et c'est grâce à cela, certes,  
qu'à jamais je te tiens.

*POÈMES DÉDIÉS AUX AMIS FRANÇAIS*

*A Madame la Baronne de Brimont.*

POUR trouver Dieu il faut être heureux  
car ceux qui par détresse l'inventent  
vont trop vite et cherchent trop peu  
l'intimité de son absence ardente.

VERGERS

*A Madame Jeanne-René Dubost.*

O LE RUBAN léger dont les bouts flottent,  
poème sur un thème éternel  
qu'écrit soudain un doux vent polyglotte,  
qui te lirait selon ton sens réel,  
flottant adieu, qu'attendrait-il encore  
de cette vie à l'abandon fatal,  
où parfois un jardin hivernal  
rend apparent la statue d'une Flore...

*Muzot, ce 9 juillet 1926.*

*A Mademoiselle Adrienne Monnier.*

## LE GRAND PARDON

ON raconte, mais est-ce qu'on sait ?  
Quelque part l'Ange de l'Oubli,  
radieux, tend sa figure au vent  
qui tourne nos pages. Borne pure.  
Et derrière lui tout ce pays  
que nul plus ne saurait apprendre :  
qu'il faut avoir su, autrefois,  
morceau par morceau, tel que nos sens  
tel que la colère nous le cassait  
à nos besoins. (Sans vouloir à présent  
nier les inattendues guérisons  
entre les choses, qui nous prenaient à témoins  
sans que nous eussions jamais su les appeler...  
Et malgré tout, les fruits  
supportaient nos noms, et les astres  
ne les secouaient que rarement :  
ces noms spongieux qui buvaient des larmes...  
Ces noms dont le plus tendre encor  
n'est que le moule d'un cri).

*Ce 29 Juin 1926.*

*En tête d'un exemplaire de « Vergers »*

*A Jules Supervielle.*

Nos pertes, n'est-ce sur vous  
que nos rêves s'érigent?  
Seulement nos rêves? Que dis-je?  
Pertes, vous portez tous

nos plus tendres élans.  
Vous êtes ces caves anciennes  
où les vins de nos vignes deviennent  
grands insensiblement.

C'est sur vos voûtes qu'on pose  
tous ces étages émus.  
Qu'est-ce en somme, la rose  
que la fête d'un fruit perdu?

*Écrit sur un exemplaire de « Vergers »*

CARNET DE POCHE

BORDER un enfant dans son lit  
fermer cette lettre de vie  
qui arrivera ce soir.  
On la lira en compagnie,  
ce qu'elle contient sera dit  
à haute voix dans le noir...

sera dit, sera répété  
par de profonds échos,  
comme dans de l'eau reflété  
et peut-être compris trop tôt.

*Vers envoyés en post-scriptum  
dans une lettre à Jules Supervielle,  
le 15 Janvier 1926.*



## LES TROIS PORTEUSES

### LA PORTEUSE DE FLEURS

*A Jean Cassou et à Ida Jankelevitch.*

ELLES ne sont plus à moi, mes mains,  
elles sont à ces fleurs que je viens de cueillir;  
puissent-elles, ces fleurs à l'imagination si pure,  
inventer un autre être à ces mains  
qui ne sont plus miennes. Alors,  
obéissante, je me mettrai à côté de lui,  
à côté de cet être, curieuse de mes mains anciennes  
et je ne le quitterai plus l'écoutant  
de tout mon cœur, avant qu'il ne me dise :  
ô Légère.

## LA PORTEUSE DE L'EAU

*A Madame et à Monsieur André Wurmser.*

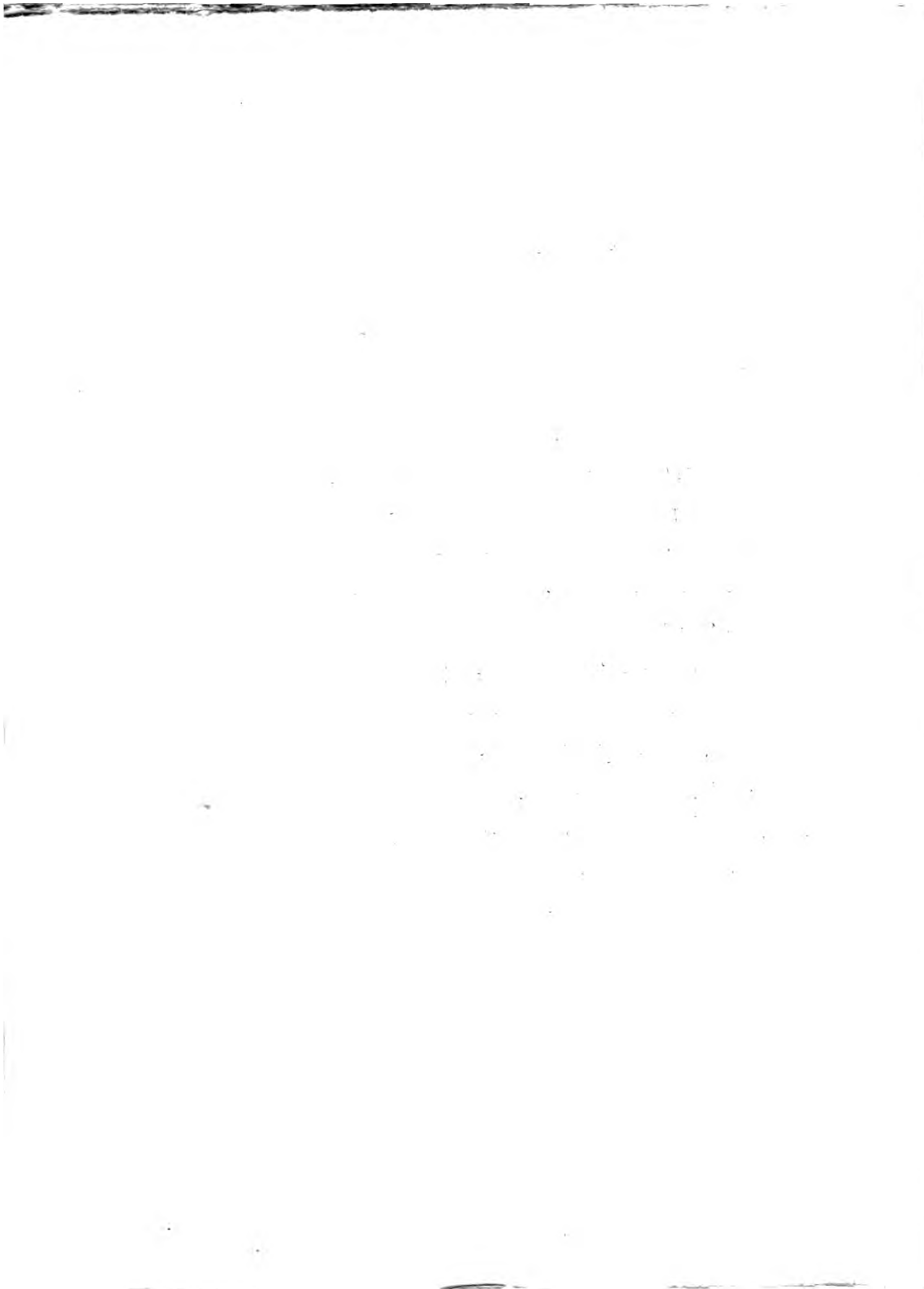
Toi, qui semblais toute hâte à la fontaine,  
depuis que je t'ai arrêtée dans ma cruche,  
eau simple, quel calme t'occupe et que tu me pèses  
de tes souvenirs. N'oublie rien ! Car il faudra  
que, rapidement, tu te racontes  
sur la pente de notre soif, ô jeunesse liquide !  
Ce n'est pas moi qui porterai atteinte  
à ta nature en te serrant contre moi. Si tu savais  
combien mes lèvres sont fraîches, même avant t'avoir bue,  
et si mon cœur soudain me surmonte,  
c'est comme le chant du rossignol :  
demande-lui s'il connaît la sueur.

## LA PORTEUSE DE FRUITS

*A Madame la mère de Jean Cassou.*

VOICI ce que c'est que l'année.  
Si ronds que vous soyez vous n'êtes pas les têtes :  
on vous a pensés là-bas, ô fruits achevés,  
les hivers vous ont imaginés, calculés,  
dans les racines et sous l'écorce des troncs,  
(à la lampe).  
Mais sans doute êtes-vous plus beaux  
que tous ces projets, ô vous, les œuvres aimées.  
Et moi, je vous porte. Votre poids  
me rend plus sérieuse que je ne suis.  
J'exprime malgré moi je ne sais quel regret  
semblable à celui de la fiancée étonnée  
lorsqu'elle s'en va embrasser,  
une à une ses pâles amies d'enfance.

*29 Juin 1926.*



# POÈMES ÉPARS



QU'EST-CE que les Rois Mages  
ont bien pu apporter?  
Un petit oiseau dans sa cage,  
une énorme clef

de leur lointain royaume, —  
et le troisième du baume  
que sa mère avait préparé  
d'une étrange lavande

de chez eux.  
Faut pas médire de si peu,  
puisque cela suffit à l'enfant  
pour devenir Dieu.

PARFOIS les amants ou ceux qui écrivent,  
trouvent des mots qui, bien qu'ils s'effacent  
laissent dans un cœur une place heureuse,  
à jamais pensive...

Car il naît sous tout ce qui passe  
d'invisibles persévérances;  
sans qu'ils creusent aucune trace,  
quelques-uns restent des pas de la danse.

L'AURAI-JE exprimé, avant de m'en aller,  
ce cœur qui, tourmenté, consent à être?  
Étonnement sans fin, qui fut mon maître,  
jusqu'à la fin t'aurai-je imité?

Mais tout surpasse comme un jour d'été  
le tendre geste qui trop tard admire;  
dans nos paroles écloses, qui respire  
le pur parfum d'identité?



Et cette belle qui s'en va, comment  
la ferait-on passer par une image?  
Son doux ruban flottant vit d'avantage  
que cette ligne qui s'éprend.

TOMBEAU  
(dans un parc)

DORS au fond de l'allée,  
tendre enfant, sous la dalle,  
on fera le chant de l'été  
autour de ton intervalle.

Si une blanche colombe  
passait au vol là-haut,  
je n'offrirais à ton tombeau  
que son ombre qui tombe.

Tout vous dire serait trop long.  
D'ailleurs on lit dans la bible  
en quoi le bon est nuisible,  
en quoi le malheur est bon.

Invitons de nouveau  
en unissant nos silences;  
si, d'emblée, on avance,  
nous le saurons tantôt.



De quelle attente, de quel  
regret sommes-nous les victimes,  
nous qui cherchons des rimes  
à l'unique universel?

Nous poursuivons notre tort  
en obstinés que nous sommes;  
mais entre les torts des hommes  
c'est un tort tout en or.

Au fond du miroir le double se confond  
qu'on ne consulte davantage,  
tandis que, dans son lit, le sombre moribond  
aux souvenirs qui vaguement s'en vont,  
en défaillant arrache son image.

Celui du miroir et lui qui meurt,  
sont-ils tous deux d'accord à disparaître?  
Ou, dans la glace, restera, peut-être,  
un être à son tour provocateur?...



AUTREFOIS, qui chantait dans les tours?  
Voix abandonnées des bouches blêmes...  
Sont-ce les mêmes  
qui à présent se taisent aux carrefours?

Et ceux d'autrefois qui, ardemment,  
sans but précis se perdaient sur les routes,  
ont-ils pour héritiers ceux que le doute  
retient à l'ombre de leur sang?

Au fond de nous, une liberté en deuil  
envie la vôtre toujours en extase,  
ô prisonniers des véritables tours;  
et vous, les humbles pèlerins d'amour,  
ce pas vers l'infini qui vous transvase,  
n'était-il plein d'un éternel accueil?

L'ENFANT devant la glace s'étonne  
et passe;  
et personne ne ramasse  
ce que son image lui donne.

Vers le soir pourtant il arrive  
quand son souvenir s'entête,  
qu'une curiosité tardive  
devant la glace l'arrête.

On ne sait pas trop s'il a peur.  
Mais il reste, il s'engage,  
et devant sa propre image  
se transporte ailleurs.

PEUT-ÊTRE n'était-ce qu'un reflet du feu  
sur quelque meuble luisant  
que beaucoup plus tard l'enfant  
se rappelle comme un aveu.

Et si dans sa vie de plus tard  
un jour, comme tant d'autres, le blesse,  
c'est qu'il a pris comme promesse  
un quelconque hasard.

N'oublions non plus la musique  
qui tôt l'avait entraîné  
vers l'absence, que complique  
une âme comblée...



Nous vivons sur un ancien sol d'échange  
où tout se donne, tout se rend —,  
mais notre cœur souvent échange l'ange  
contre la vanité d'un ciel absent.

Le pain naïf, l'outil de tous les jours,  
l'intimité des choses familières,  
qui n'est capable de les laisser pour  
un peu de vide où l'envie prospère.

Mais même ce vide, si nous le tenons  
bien contre nous, s'échauffe et s'anime,  
et l'Ange, pour le rendre légitime,  
l'entoure doucement d'un violon.

## L'ORPHELIN

JE cours le long des routes, je cours,  
j'ai le cœur affolé;  
mon meilleur jour, ce sera le jour  
où quelqu'un me dira : assez!

Et penser que c'est pour tout de bon!  
Et dire que c'est la vie!  
Je l'interroge, elle répond :  
Nenni!

Les autres ont toujours leur espoir  
qui se détache un peu.  
Moi, ça fait du noir sur noir,  
ou bien du noir sur du bleu.

NUL ne parle d'eux, et pourtant  
ils étaient de vivre avides;  
ils étaient plus que le vent  
qui de nous parfois décide...

Ils étaient purs et charmants.

Qui, dans les cimetières,  
devine leurs noms effacés?  
Ces simples noms de naguère  
qu'ils avaient préférés

comme une fleur qu'on préfère.

Nous aimons tant de nouveau.  
Ils étaient, ces jouvenceaux,  
plus neufs certainement qu'il ne faut  
pour étonner un tombeau.



NE croyez que fleurs et fruits consomment  
les innombrables morts inassouvis,  
autour de nous, il reste d'amertume  
et de douceur un flottant infini.

Obéissons, non à la jouissance  
qui tôt s'évanouit et prend trop peu —,  
mais aux murmures, mais aux influences,  
mais à cet ange vigoureux

qui entre nous, debout, et ceux qui gisent,  
rapporte des messages et des cris,  
pour qu'il attache à la terre promise  
tous les élans de notre cœur promis!

## CHANSON CRUELLE

METTEZ-VOUS au saule,  
là, au bout du pré;  
contre votre épaule  
vous le sentirez.

Prenez la cornemuse,  
essayez un peu,  
si la musique intruse  
peut-être nous émeut.

Tant qu'elle nous commande  
bien, nous danserons  
parmi la lavande,  
lui, le forgeron,

et moi, la bergère...  
Ne soufflez plus mot.  
Si ça vous désespère,  
vous pleurerez tantôt!

## DÉPART

MON amie, il faut que je parte.  
 Voulez-vous voir  
 l'endroit sur la carte?  
 C'est un point noir.

En moi, si la chose  
 bien me réussit,  
 ce sera un point rose  
 dans un vert pays.



COMME tel dessin de maître accapare  
 le vide du papier entre les traits  
 tant que son blanc paraît précieux et rare,  
 ainsi décide le dessin parfait

de tes sourcils et de ta bouche pure,  
 de ces distances et de la matière  
 qui entre ton menton et tes paupières  
 se vantent, belle, d'être ta figure.

~

Nous nous portons; mais le poids des morts  
s'ajoute-t-il à cette terre pour  
l'arrêter net ?... Elle se meut encor,  
malgré les morts qui tant nous semblent lourds.

Une fois en elle, ils ne pèsent plus  
ces morts si lourds; c'est comme un livre lu  
dont elle sait le contenu,  
la terre lourde qui se meurt toujours.

## ENFANT EN ROUGE

PARFOIS elle traverse le village dans sa petite robe rouge,  
toute absorbée à se contenir,  
mais, malgré elle, on dirait qu'elle bouge  
selon un rythme de sa vie à venir.

Elle court un peu, hésite, s'arrête,  
fait demi-tour...,  
et tout en rêvant secoue sa tête  
contre ou pour.

Puis elle fait quelques pas d'une danse  
qu'elle ébauche et oublie,  
trouvant sans doute que la vie  
trop vite avance.

Ce n'est pas tant qu'elle sorte  
de son petit corps qui l'enferme,  
mais tout ce qu'en elle elle porte  
joue et germe...

C'est cette robe qu'elle va se rappeler plus tard  
dans un doux abandon;  
quand toute sa vie sera pleine de hasards,  
la petite robe rouge aura toujours raison.

Je les vois comme une ancienne estampe,  
tiges sveltes et belles corolles :  
les vierges sages, les vierges folles  
avec leurs lampes.

Les unes défaites, les autres prospères;  
mais celles qui tiennent l'intacte lumière,  
ne souffrent-elles guère,  
douces esclaves,  
de l'inutile forme suave  
qu'elle éclaire ?

Tandis que les autres, par maladresse,  
les filles sombres,  
douces esclaves,  
reçoivent,  
obéissantes,  
les lentes caresses des ombres...



Lys blanc, à force d'être blanc,  
blanc — : que devenir ?  
il rêve, en reflétant  
de toutes les couleurs un soupir.

Autour de lui, le jardin  
 jette un éclat éperdu;  
 son blanc, dans l'ombre, est plein  
 de tant d'absences émues.



I AIME-MOI qu'il reste à ma bouche  
 un peu de ce sourire qui te plaît;  
 mon bras trop enfantin, quand tu le touches  
 demain, il s'éveillera parfait.

Je ne suis point de celles qui arrêtent  
 le doux passant, le pèlerin aimé;  
 il me suffit qu'à jamais je reflète  
 le Dieu pressé qui m'a comblée.

Mais qu'il se verse, que mon corps d'albâtre  
 soit le vase à le contenir —,  
 ou bien qu'il me contemple comme le pâtre,  
 contemple l'astre qui devait surgir.

II QU'IL me soit caché par votre main  
ce lendemain trop proche que j'ignore;  
ce sera un jour tout autre; son aurore  
m'aveuglerait de son essor soudain.

Une fois seule, on sera bien forte  
à l'ombre de ce sombre abandon,  
mais si vous m'attirez vers sa maison,  
faites de façon de me masquer la porte.

## CIEL VALAISAN

COMMENT notre cœur lorsqu'il vibre  
a-t-il tant besoin  
que tout un ciel de loin  
lui donne des conseils d'équilibre.

Mais ce ciel depuis toujours  
a de nos cris l'habitude ;  
ami de la terre rude,  
il en adoucit le contour.



## MOMENT ENTRE LES MASQUES

ON était déguisé, pendant qu'on restait dans  
les chambres enfermés et dans les manteaux raides.  
Mais dans la fin d'hiver le carnaval nous aide  
à jouer un instant au déguisement;

car bientôt le printemps enlève tous les masques,  
il veut un pays clair, un jardin franc;  
déjà un air tout nu se penche sur la vasque  
où l'eau attend les ombres du printemps.

Nous sentirons son corps s'étirer plein de sève,  
mais sa figure l'a-t-on jamais vue?  
A peine adulte, il ne quitte plus  
son masque de verdure qu'il achève.

---

POÈMES ÉPARS

RECOMMENÇONS, dit la terre, recommençons,  
c'est ma seule chance.

Et tout à coup le printemps s'écrie : on  
recommence !

Et l'activité partout et l'action,  
quelle obéissance.

Et le cœur qu'on voudrait retenir, d'un bond  
se relance.

Seulement la terre qui obéit,  
sait bien qu'elle tourne en rond  
tandis que vers l'infini  
nous précipitons.

## LES JOUETS

ILS ont bu et toujours rebu  
notre plus vert amour ;  
mais au lieu d'être émues,  
ces choses voulues  
en bois, en papier, en velours,  
boudent...

On leur a donné  
tendresse et charité,  
on s'est précipité  
pour les défendre...

Mais si on voulait reprendre  
un peu de cette identité :  
elles sont des boîtes fermées  
à clef.

POÈMES ÉPARS

Comme un voleur on voudrait  
dans la nuit épaisse  
forcer ces jouets  
et se venger de leur paresse,  
de leur indécence béate.  
Mais comment trouver  
dans leur graisse de ouate  
un peu de chaleur perdue...?

. . . . .

On les renie, on part...  
Mais d'autres enfants  
à leur temps,  
en mal de prélude,  
restent pensifs et hagards  
devant tant d'ingratitude.

Vous souvient-il de ces choses que l'on a perdues le lendemain?  
Une dernière fois elles vous implorèrent  
en vain  
de rester auprès de vous encore.

Mais l'ange des pertes les a frôlées de son aile distraite ;  
on ne les tient plus, on les arrête.  
Elles ont reçu, sans que nous sachions quand  
les stigmates d'absence ;  
malgré les fenêtres fermées, un vent  
subtil vers elles s'avance.  
Elles vont sortir de cet ordre précis  
de la possession qui les nomme.  
Bientôt, quelle sera leur vie  
qui ne sera plus la vie de l'homme  
qui les avait aimées? Auraient-elles aussi  
de longs regrets parmi les poussières moroses?  
Ou est-ce que les choses  
s'entr'aident vers un oubli  
plus prompt? Le vague bonheur d'être matière  
les reprend-il, les rendant à l'aveugle mère  
qui les touche et leur reproche à peine  
d'avoir subi la pensée humaine.

CALME des animaux dont l'inquiétude  
jamais n'insiste  
(comme elle fait chez nous) à les rendre triste par habitude.

Qu'est-ce qu'ils savent, eux, quel bonheur qu'on nous cache  
les remplit de cette prudente mesure?  
Et pourtant, eux aussi, l'amour les arrache  
à eux-mêmes et les torture.  
La vie n'est pas tendre pour eux : sans être ingrate,  
elle est rude souvent, à force d'être forte.  
Même la plus tendre vie se comporte  
selon la couleur de ce sang écarlate.

Cependant, ce sont eux qui ne dorment jamais en vain  
car leur sommeil comme des cailloux les roule;  
ils en ressortent, refondus dans son moule  
et leur neuve envie rend tout neuf le matin.

Ils ignorent... Est-ce cela? Ils ignorent  
cette science et demie dont nous savons un quart;  
ils se remplissent de vie comme la calme amphore  
et leur interne loi comprend le hasard.

Tout est juste pour eux, même telle injustice  
qui les fait souffrir et plier.  
C'est leur cœur innocent qui contient cette heure propice  
qu'aucun sort ne saurait renier.

L'ENFANT

AVOIR encore les plantes des pieds à peu près neuves  
et l'œil à peine rusé,  
et pouvoir demander à ce corps peu usé  
les innombrables preuves  
de son envie d'avenir.  
Comment ne pas sentir  
entre les neuves paupières  
les clartés auxiliaires  
de ce clair émail beau  
qui semble sortir des mains d'un orfèvre ?

Ou cet imperceptible bord où la peau  
s'amincit, transparente, pour devenir lèvre ?  
Et cet espace inédit entre les doigts qui s'écartent,  
laissant tout écouler comme sable et eau...  
Et ces mots, montrés comme un jeu de cartes,  
où l'on gagne trop tôt.



~

O MA VIE, que je voudrais être celui qui répond  
à ton plus juste désir. O ma vie,  
en te voyant, plus tard, dira-t-on  
que mon ardeur n'a point suffi  
à te remplir toute entière, ma vie —,  
que dis-je, à t'exalter,  
à trouver le secret qui multiplie  
tes possibilités ?  
Enfin, à te découvrir, ma vie,  
là où tout germe encore,  
dans cette terre qui unifie  
la vie et la mort.  
Dans ta terre intime, ma vie,  
d'où fut tiré mon cœur,  
et dont le ciel n'est que nostalgie  
de la terrestre splendeur.

QUELLE chance de porter deux petits seins  
vers quelqu'un, vers l'inconnu...  
Deux petits seins qui disent : peut-être demain...  
et qui, sans rien de plus,  
sont heureux. Entre eux le médaillon  
avec la douce image de la mère repose ;  
on dirait que sa protection  
les sépare, ces deux seins, pour que la jeune fille n'ose  
les sentir tous les deux à la fois,  
ces petits seins juvéniles que l'on doit  
porter à quelqu'un, à l'inconnu,  
et qui vivent un peu à l'insu  
de la porteuse.  
Vont-ils la rendre heureuse,  
ces deux petits seins innocents  
qui résistent aux vents  
de la vie ? Ces petits seins têtus,  
d'un semblant de deuil revêtus  
contre lequel ils posent,  
sous d'imperceptibles alertes,  
leurs tendres demandes de roses  
couvertes.

DÉJA par ci et par là dans les prés  
un petit arbre s'allume ;  
morceau d'été  
incandescent  
que l'automne met sur l'enclume  
frappé par le marteau du Temps.

Marteau, ô marteau,  
qui de si haut  
revient,  
forges-tu un tombeau,  
grand marteau aérien ?

Ou, nous frappant aussi  
(métal qui retentit  
sous tant de coups)  
voudrais-tu faire de nous,  
marteau, marteau,  
l'urne d'airain debout  
sur ce tombeau ?

POÈMES ÉPARS

DES masques se tendent à nous,  
mais on sent en-dessous  
les visages qui se plissent  
et qui, sous prétexte d'abandon,  
intimement satisfont  
à leur goût d'avarice.

Tout est double; à tout  
une grâce suppositive  
prête ce trouble remous  
entre deux rives.

Si c'est un Dieu qui nous défait : obéissons!  
Il saura recréer : qu'il nous détruise.  
Mais, ô terrible sort que d'être aux prises  
avec nos propres mains qui nous défont

irrémédiablement et de la sorte  
que rien de nous ne pourra ressusciter;  
car cet avant-dernier jugement l'emporte,  
bien autrement cruel, sur le dernier.

SALUT! grain ailé qui s'envole vers  
son sort, à gauche, à droite...  
Que ton vol doit être cher  
aux hasards qui te convoitent.

Ils se croient puissants, chacun d'eux,  
par son souffle perfide;  
mais à la fin tu hésites un peu...  
C'est ton hésitation qui décide.



L'OMBRE d'un papillon :  
est-ce qu'un Dieu considère  
son apparition éphémère  
comme nous considérons  
celle qui nous est chère ?

*A Marie Laurencin*

Comme dans les cartes de géographie  
les points indiquent des villes,  
ainsi (à mille  
lieues d'ici)  
leurs yeux sont habités...

Et de leurs corps les contours mouvants  
aux frontières discrètes  
chantent le tendre changement  
d'innombrables conquêtes  
sans conquérant.

## LA PAIX

*A Madame la princesse de Bassiano*

NOUS avons intacte la face,  
mais nous sortons le cœur mutilé  
de cette époque où la très rare audace  
à tout le monde en masse  
fut distribuée...

Que voulez-vous que l'on fasse  
de ce courage de personne  
qu'on vous prête, qu'on vous donne  
pour qu'il remplace  
votre intime peur ?

Refaisons notre cœur  
d'après la dictée délicate,  
et que chacun passe l'ingrate  
œuvre de son ardeur  
discrètement disparate.

## CHANSON

JOUONS aux bergers, et que tes charmes  
soient les brebis de mon troupeau  
qui, peureux et doux, à toute alarme  
de mon cœur accourent aussitôt.

Gentiment tu portes à sa bride  
ton chapeau en panier pastoral;  
tout est juste, rien ne m'intimide,  
et mon cœur ne bat pas mal.

C'est le temps de verser dans ma flûte  
tout mon souffle qui se préparait,  
car l'ancienne prude que vous fûtes  
part avec la brute que j'étais.

Notre jeu me semble tout à nous.  
Et les loups de notre bergerie  
ne sont là que parce qu'à la vie  
d'un si beau berger il faut des loups.





RESTONS à la lampe et parlons peu ;  
tout ce qu'on peut dire ne vaut pas l'aveu  
du silence vécu, c'est comme le creux  
d'une main divine.

Elle est vide, certes, la main, cette main ;  
mais une main ne s'ouvre jamais en vain,  
et c'est elle qui nous combine.

Ce n'est pas la nôtre ; nous précipitons  
les choses lentes. C'est déjà l'action  
qu'une main qui se montre. Regardons  
la vie qui en elle afflue.

Celui qui bouge n'est pas le plus fort.  
Il faut admirer son tacite accord  
avant que la force remue.

A UNE AMIE

COMBIEN cœur de Marie est exposé  
non seulement au soleil et à la rosée;  
tous les sept glaives l'ont trouvé  
combien cœur de Marie est exposé.

Ton cœur pourtant me semble plus à l'abris,  
malgré le malheur qui en a tant envie,  
il est moins exposé que le cœur de Marie.

Le corps de Marie ne fut point une chose;  
ta poitrine sur ton cœur est beaucoup plus close,  
et même si ta douleur veut qu'il s'expose;  
il n'est jamais plus exposé qu'une rose.

L'AVENIR : cette excuse du temps  
de nous faire peur ;  
projet trop vaste, morceau trop grand  
pour la bouche du cœur.

Qui t'aura jamais attendu, avenir ?  
Tout le monde s'en va  
il te suffit d'approfondir  
l'absence que l'on a.

### MATERNITÉ

MA vie, tu me l'as remplie  
de ton parfum d'absence,  
mon fils dans l'infini,  
ô ma substance !

Toujours à genoux vers toi  
lentement je m'avance.  
J'ai les genoux si froids  
depuis ta partance.

Dans mon trop vaste regard  
rien ne plus compte.  
Peut-on partir si tôt!... J'ai honte  
d'être si tard.



Si j'avais assez su  
de toutes les choses,  
ton amour assidu  
et qui m'impose,  
  
m'eut donné beaucoup d'enfants.  
J'aurais aimé à les entendre bruire  
autour de moi, et de les instruire  
m'eut été charmant.

Mais il faut que moi-même j'apprenne  
les moyens d'obéir;  
un jour, quand il faudra finir,  
j'aurai commencé à peine.

CELLE qui n'est pas venue, n'était-elle quand même  
forte à organiser et à orner mon cœur ?  
S'il fallait exister pour être celle qu'on aime,  
en quoi un cœur serait-il créateur ?

Beau bonheur laissé en blanc, tu es peut-être le centre  
de tous mes labeurs et amours.  
Si je t'ai tant pleuré, c'est que je t'ai préféré entre  
tant de bonheurs à contours.

*A Madame Hélène Hessel.*

GÉRANIUM qui éclates,  
ô doux soir pluvieux,  
que ta joie écarlate  
me pénètre mieux

qu'un plus tendre présage.  
Comme je suis convaincu  
de ta rouge rage —  
et le lent refus

de ce soir qui pleure  
et qui murmure : assez —  
— je le connais : c'est l'heure  
qui se dissout pour passer

*Munich 1918.*

*A Madame Jeanne de Sépibus de Preux.*

LES HANNETONS ont fini leur ravage.  
A ces rameaux déchus octroyés,  
ils semblent pleins et innocents et sages,  
comme s'ils étaient les fils du noyer.

Et l'arbre même ne se plaint qu'à peine,  
car dans son vide guérit tant de bleu.  
La vie s'attaque à la vie sans haine :  
elle abonde dans les prés heureux

où les grillons s'exaltent cri par cri.  
Tout au milieu des jeunes vignes bouge  
la tête d'une fille au foulard rouge,  
comme un point offert à tous ces I!

*Juin 1926.*

## LE NOYER

*A Madame Jeanne de Sépibus de Preux.*

- I ARBRE qui, de sa place,  
fièrement arrondi,  
tout autour cet espace  
de l'été accompli,  
  
arbre dont le volume  
rond et abondant,  
prouve et résume  
ce que l'on attend longtemps :
- j'ai pourtant vu rougir  
tes feuilles en devenant vertes :  
de cette pudeur offerte  
ta magnificence, certes,  
les veut à présent punir.
- II Arbre, toujours au milieu  
de tout ce qui l'entoure—,  
arbre qui savoure  
la voûte entière des cieux,

toi, comme aucun autre  
tourné vers partout :  
on dirait un apôtre  
qui ne sait pas d'où

Dieu lui va apparaître...  
Or, pour qu'il soit sûr,  
il développe en rond son être  
et lui tend des bras mûrs.

III Arbre qui peut-être  
pense au dedans :  
antique Arbre-maître  
parmi les arbres servants!

Arbre qui se domine,  
se donnant lentement  
la forme qui élimine  
les hasards du vent :

plein de forces austères  
ton ombre claire nous rend  
une feuille qui désaltère  
et des fruits persévérants.

*Muzot, écrit le 12 Juin 1924.*



## NARCISSE

*A Balthus.*

ENTOURÉE de son bras comme d'un coquillage,  
elle entend son être qui murmure,  
tandis que lui supporte cet outrage  
de son image à jamais trop pure...

Pensivement en suivant leur exemple,  
en elle-même rentre la nature :  
la fleur qui dans sa sève se contemple  
s'attendrit trop, et le rocher s'endure...

C'est le retour de tout désir qui rentre  
vers toute vie qui de loin s'enlace...  
Où tombe-t-il? Veut-il, sous la surface  
qui dépérit, renouveler un centre?

*Au peintre Balthus.*

POÈMES A BALADINE

*A Mouky.*

QUI nous dit que tout disparaisse ?  
De l'oiseau que tu blesses  
qui sait s'il ne reste le vol,  
et peut-être des fleurs les caresses  
survivent à nous, à leur sol.

Ce n'est pas le geste qui dure  
mais il vous revêt de l'armure  
d'or — des seins aux genoux —  
et tant la bataille fut pure  
qu'un ange la porte après vous

*28 août samedi.*

## NÉNUPHAR

J'AI toute ma vie, mais qui la dirait mienne  
 me priverait, car elle est infinie.  
 Le frisson d'eau, la teinte aérienne  
 sont à moi ; c'est encor cela, ma vie.

Aucun désir ne m'ouvre : je suis pleine  
 jamais je ne me referme par refus, —  
 au rythme de mon âme quotidienne  
 je ne désire point —, je suis émue ;

Par ce mouvement j'exerce mon empire  
 rendant réels les rêves du soir  
 car à mon corps du fond de l'eau j'attire  
 les au-delà des miroirs...

*Berne, le 27 août 1920.*

*A Mouky.*

*Vers Pâques 1926.*

C'ÉTAIT un de ces premiers papillons  
 qui à peine trouvent des fleurs.  
 Corde avant le violon,  
 précoce précurseur.

Que le monde lui semblait grand  
et surtout peu meublé;  
d'appartement en appartement  
tout était à louer!

Mais les maçons n'avaient point fini,  
et le vitrier sifflait tout haut.  
Le beau monsieur s'en va indécis :  
parmi ces ouvriers peu polis  
mettre ses bibelots.

*Écrit à Vevey l'autre jour.*

*Encore une petite « Fenêtre », en réponse  
à un gentil petit dessin :*

D'ABORD, au matin, petite fenêtre farouche,  
au cinquième, tu te fais presque bouche,  
et tu montres usées et exangues,  
toutes les langues de la chambre. Ces langues  
que notre vain va-et-vient fane et ronge,  
comme si nous étions leurs grands mensonges.  
Aussi on les bat, ces langues, on les punit  
de nous avoir dit et toujours redit :  
ô très indécente descente de lit!

Extrait de la lettre d'envoi :

21 Septembre 23

« Dimanche dernier j'étais comme poursuivi par une dictée spontanée de vers (?) en français. En voici quelques échantillons, offerts à votre indulgence :

Ossuaire, Choix terrestre, Pégase,  
Prière sentimentale (d'une amante).

Heureusement cette vague « vague » n'a pas continué de m'emporter plus loin... »

## OSSUAIRE

N'Y A-T-IL plus que des Victoires  
aux ailes cassées?  
Et l'amour laisse-t-il toujours choir  
les enlacés?

Qui les rappelle, les sources mortes  
et les sourires?  
Et cette onde qui nous emporte —  
c'est vers le pire.

On voudrait, pour que rien ne se passe  
qu'on nous arrête.  
Mais la mort qui se presse, entasse  
tête sur tête.

## CHOIX TERRESTRE

Tu me poursuis où que j'aïlle,  
force ardente,  
qui m'éprouve maille par maille  
dans la tourmente.  
Et tu m'attaques pour que je vaille  
parmi les choses.  
On se décide pour la médaille  
ou pour les roses.

## PÉGASE

CHEVAL ardent et blanc, fier et clair Pégase,  
après ta course —, ah! que ton arrêt est beau!

Sous toi, cabré soudain, le sol que tu écrases  
avale l'étincelle et donne de l'eau.

La source qui jaillit sous ton sabot dompteur  
à nous, qui l'attendons, est d'une douceur suprême ;

sens-tu que sa tendresse s'impose à toi-même,  
car ton cou vigoureux apprend la courbe des fleurs.

PRIÈRE SENTIMENTALE  
(D'UNE AMANTE)

AIDER les cœurs, si soumis et si tendres,  
tout cela blesse.  
Qui saurait bien la tendresse défendre  
de la tendresse.

Pourtant la lune, clémente déesse,  
ne blesse aucune.  
A, de nos pleurs où elle tombe sans cesse,  
sauvez la lune!

## LE MAGICIEN

LE magicien, les yeux tout creux et vides,  
émet le mot qui correspond...  
Et déjà naît, dans le silence aride,  
le trouble sourd d'un gros remous fécond

L'excite-t-il, ou bien déjà l'arrête ?  
Et qui l'emporte —, est-ce le magicien ?  
On conçoit qu'un fait fatal complète  
son geste qui ordonne et retient.

Le mot agit, et nul ne le reprend.  
Soudain, à certaines heures, ce qu'on nomme  
devient... quoi ? Un être... presque homme,  
et on le tue, en le nommant !

*Muzot, Février 1924.*



# TABLE



## TABLE

Vergers . . . . .	9
Les Quatrains Valaisans . . . . .	55
Les Roses . . . . .	81
Les Fenêtres . . . . .	97
Carnet de Poche . . . . .	107
<i>Poèmes dédiés aux amis français.</i> . . . . .	119
Poèmes épars . . . . .	127
<i>Poèmes à Baladine.</i> . . . . .	172

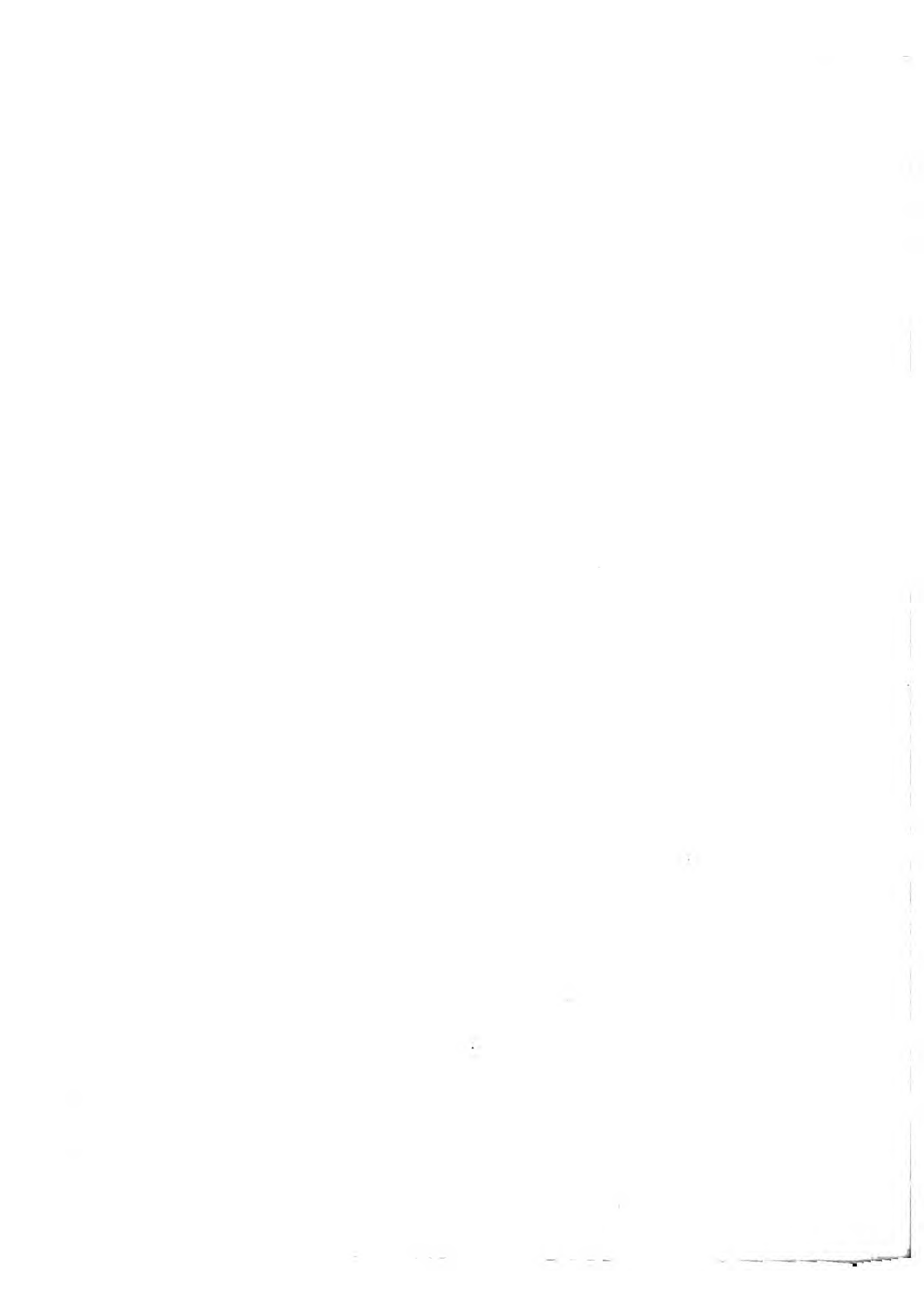


JUSTIFICATION DU TIRAGE :  
IL A ÉTÉ TIRÉ DE CETTE  
ÉDITION, EN PARTIE  
ORIGINALE, 60 EXEMPLAIRES  
SUR VÉLIN PUR FIL LAFUMA  
TEINTÉ, NUMÉROTÉS DE 1 à  
60 ET 1500 EXEMPLAIRES  
SUR VÉLIN BLANC, NUMÉRO-  
TÉS DE 61 à 1560. EN OUTRE  
10 EXEMPLAIRES SUR PAPIER  
DE CHINE RÉSERVÉS A LA  
LIBRAIRIE GALLIMARD,  
NUMÉROTÉS DE I à X.

EXEMPLAIRE N° 886



ACHEVÉ D'IMPRIMER SUR  
LES PRESSES DE E. AULARD  
A PARIS. LE 25 FÉVRIER 1935.





Buch 28

A.F. 146

**RAINER MARIA RILKE**



**P O È M E S**  

---

**F R A N Ç A I S**  

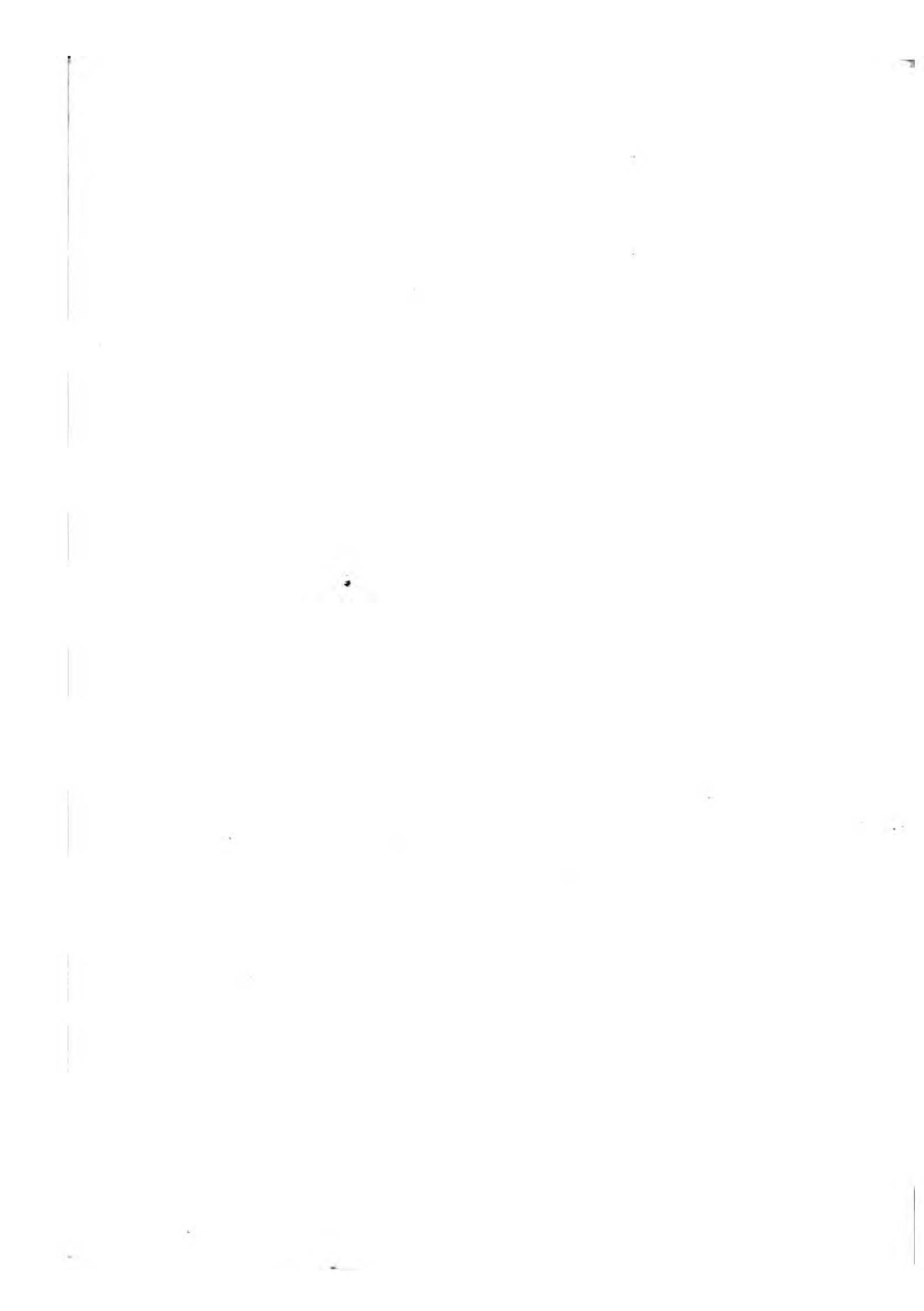
---

**VERGERS, LES ROSES  
LES FENÊTRES  
CARNET DE POCHE  
POÈMES ÉPARS**

**MCMXXXV**

**PAUL HARTMANN, ÉDITEUR  
II, RUE CUJAS - PARIS V<sup>e</sup>**





**TAYLOR INSTITUTION LIBRARY  
OXFORD OX1 3NA**

*PLEASE RETURN BY THE LAST DATE STAMPED BELOW  
Unless recalled earlier*

---

- 4 MAY 2004

30 AUG 2004

